

ANNEE 1950

DECEMBRE

CONJONCTION

No. 30

ARTICLES

Jean Botrot, Julien Benda, Bernard Champigneulle, Gabriel Imbert

POEMES

Léopold Sedar Senghor, Léon Laleau

PORTRAIT

Victor Segalen, par Pierre Emmanuel

COURRIER DE FRANCE

L'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris
Le cinéma en France — Bilan 1950
Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

La vie animale dans les mers haïtiennes
La Décade Honoré de Balzac
Quelques livres

CHRONIQUE

A l'Ambassade
A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

MEDIA-IFH PORT-AU-PRINCE



1040110

ANNEE 1950

DECEMBRE

CONJONCTION

No. 30

ARTICLES

Jean Botrot, Julien Benda, Bernard Champigneulle, Gabriel Imbert

POEMES

Léopold Sedar Senghor, Léon Laleau

PORTRAIT

Victor Segalen, par Pierre Emmanuel

COURRIER DE FRANCE

L'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris
Le cinéma en France — Bilan 1950
Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

La vie animale dans les mers haïtiennes
La Décade Honoré de Balzac
Quelques livres

CHRONIQUE

A l'Ambassade
A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

MEDIA:IFH PORT-AU-PRINCE



1040110

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.

Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.

Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.

Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

«CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

ABONNEMENT ANNUEL

(6 numéros) :

En Haïti : 3 dollars

a l'Etranger : 3 dollars 50

Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)

**Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.**

**Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français
3, Avenue Charles Sumner — Port-au-Prince — Haïti
Téléphone : 5452**

48086

SOMMAIRE

	Page
I	
<i>Jean Botrot</i> : Réflexions sur l'Europe.....	1
<i>Julien Benda</i> : Hermétiques et profanes.....	4
<i>Bernard Champigneulle</i> : Henri Rousseau et les peintres primitifs.....	7
<i>Gabriel Imbert</i> : Trois Amphitryons (Plaute, Molière, Giraudoux).....	10
<i>Léopold Sedar Senghor</i> : Deux « Chants pour Naett ».....	16
<i>Léon Laleau</i> : Bienvenue à sa peinture ; Province.....	18
<i>Pierre Emmanuel</i> : Présentation d'un poète.....	21
II	
Courrier de France	
L'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris..... <i>par Albert Ranc</i>	24
Le Cinéma en France — Bilan 1950..... <i>par Jean R. Debrix</i> ...	26
Livres de France..... <i>par Jean-Louis Bruch et Armand Rio</i> ...	31
III	
Lettres, Sciences et Arts en Haïti	
La vie animale dans les mers haïtiennes... <i>par Jacques Butterlin</i>	43
Décade Honoré de Balzac.....	51
Quelques livres.....	56
IV	
Chronique	
A l'Ambassade.....	57
A l'Institut.....	57

BANQUE

NATIONALE

DE LA

REPUBLIQUE

D'

HAITI

TRESORERIE DU GOUVERNEMENT HAITIEN

BANQUE D'EMISSION

REPRESNTTEE A NEW YORK ET A L'ETRANGER
PAR LA

NATIONAL CITY BANK OF NEW YORK

ET SES SUCCURSALES

EXECUTE TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
DANS LE PAYS ET A L'ETRANGER

I

Jean Botrot : REFLEXIONS SUR L'EUROPE

Parlant de l'Europe, Jules Romains déclarait récemment : « Lazare n'est pas sorti du tombeau, mais il remue ». La formule est frappante : est-elle exacte ? Lazare était un mort qui se leva de terre sur l'ordre de Jésus. L'Europe n'a jamais commencé de vivre. Avant cette guerre, nul n'y croyait sérieusement, sauf une poignée d'illuminés. Mais les personnes dites expérimentées condamnaient cette utopie, oubliant que les plus hautes réalisations des temps modernes ont souvent commencé, elles aussi, par être des utopies.

*
* *

L'esprit du Traité de Versailles fut nettement anti-européen. Ses auteurs étaient des hommes éminents, soucieux de ne jamais perdre de vue ce qu'on nomme les « enseignements du passé ». L'histoire en main, ils réglèrent leurs comptes aux peuples, comme à de bons ou mauvais serviteurs. Ce fut une manière de Jugement Dernier.

Quant à la S.D.N., elle suscita bientôt les mêmes risées que l'Astrologue de la fable, celui qui, regardant au ciel, se laisse choir dans un puits.

*
* *

Réclamer l'Europe au lendemain de la guerre de 1940-1945 était devenu délicat : Hitler nous l'avait trop promise.

Lisant la déclaration de Jules Romains, un mien ami s'arrête au passage où l'auteur des **Hommes de Bonne Volonté** préconise l'utilisation de l'Afrique au profit de l'Europe.

— Mais c'est l'Eurafrrique ! C'est Hitler !

Nécessité de faire comprendre à tous que les points de structure communs entre l'Europe pour Hitler et l'Europe pour l'Europe n'ont absolument aucune importance, puisque les buts sont diamétralement opposés.

Les quatre grands ennemis de l'Europe demeurent aujourd'hui :

- le traditionalisme ;
- le chauvinisme ;
- l'incrédulité ;
- l'intérêt.

Gare aux « enseignements de l'histoire » ! Ils permettent toujours de démontrer qu'en voulant associer des peuples de souche différente et d'intérêts opposés, on prétend réconcilier l'eau et le feu, le chien et le chat, le pot de terre et le pot de fer.

Il y a des siècles que l'on entretient ainsi les nations en état de mutuelle défiance.

Que l'on débusque cette prétendue sagesse de son trou à mensonges et qu'on lui torde son cou. On peut tout faire dire à l'histoire. Son « méfiez-vous les uns des autres » ne mène à rien. Mieux vaut lui faire prouver que les rivalités entre les peuples — militaires, économiques, sentimentales — ont finalement mal tourné pour tous les intéressés.

*
* * *

Une commission internationale d'experts, réunie par les soins de l'U.N.E.S.C.O., vient d'émettre cette opinion qu'on parle trop aux écoliers, dans tous les pays du monde, des grands chefs militaires et de leurs exploits, et pas assez des savants, des chercheurs et des sociologues... Voltaire l'avait déjà dit.

L'un de nos confrères parisiens va plus loin : « Il n'en coûterait pas à l'Angleterre, écrit-il, de faire le sacrifice de Nelson, si, dans le même temps, nous lui faisons grâce de Jean Bart. Au chapitre des grandes catastrophes qui affligèrent le continent, nous donnerions les mêmes cent lignes un peu honteuses à Napoléon et à Hitler pour nous attarder avec plus de complaisance et d'orgueil sur Montaigne, Cervantès, Shakespeare, Goethe, etc... etc... »

En dépit de ses excellentes intentions, cette suggestion est du même niveau intellectuel que le fameux débat : « Faut-il interdire les soldats de plomb ? » Tronquer, châtrer, expurger, censurer, édulcorer l'histoire ? Non. Enseigner aux enfants l'amitié entre les peuples, oui. Montrer leurs erreurs passées, oui. Les belles occasions perdues, oui. Dire à ces enfants qu'ils sont l'immense tribunal dont le verdict décidera du sort du monde, oui, mille fois oui. Et, pour cela, leur révéler leur propre puissance. Pour cela, célébrer dans chaque pays les vertus et les charmes des autres pays, bien entendu à charge de revanche.

Ainsi disparaîtraient le chauvinisme et l'incrédulité, obstacles ou poisons numéros deux et trois.

*
* *

Reste l'intérêt. Il est à l'origine des plus sérieuses réticences.

Au rebours, il suscite l'enthousiasme du peuple allemand qui voit, lui, dans l'Europe, sa seule issue.

Mettre en doute cette soudaine vocation de l'Allemagne serait ne rien comprendre à ce peuple tour à tour si rigide et si souple. Croire qu'elle embrasse cette nouvelle religion pour des raisons purement gratuites serait une naïveté.

Pendant ce temps, d'autres nations continuent de se tâter : « L'Europe, oui, bien sûr... Mais mon charbon, mon acier, mes vins, mes légumes, mes frontières, mes droits de douane, mon change, et ceci, et cela, et tout le reste... »

Quelqu'un m'objecte qu'au-dessus de l'intérêt lui-même, il y a la peur. Mais s'unir sous un tel signe, c'est presque toujours le faire trop tard. Si les peuples ont vraiment besoin d'avoir peur, qu'ils regardent dès maintenant vers l'Asie. Ou alors, que leur faut-il donc ?

On sait la réponse d'une certaine poésie contemporaine au reproche de n'avoir point atteint le public, le public cultivé : « La plupart de ceux que ce public exalte aujourd'hui ont commencé par subir son indifférence, voire sa risée. Donnez-nous le temps et, nous aussi, nous l'atteindrons ».

Il est exact qu'un grand nombre des renommées aujourd'hui mondiales ne furent d'abord que des gloires de chapelle, ignorées de la foule dans ce qu'elle a de meilleur, voire raillées d'elle : Hugo, Baudelaire, Verlaine, Wagner, Franck, Bizet. Mais la réciproque est loin d'être vraie. On ne compte plus les « révolutions littéraires » qui ont totalement échoué et dont les chefs, promis selon leurs troupes à la possession de l'Univers, ne sont plus connus que des érudits. Nos cryptomanes oublient aussi que tel des leurs a proposé son œuvre, non pas hier, mais il y a un demi-siècle, qu'après tant d'années elle persiste à n'être goûtée que d'eux, n'a pas fait le moindre pas dans l'attention de l'humanité profane, alors qu'après un temps beaucoup plus court les hermétiques susdits l'avaient déjà grandement conquise. Récemment, M. Jean Paulhan rudoyait les critiques de la fin du XIXe siècle, Anatole France, Faguet, Gourmont, pour avoir méconnu Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont, Alfred Jarry, Marcel Schwob, et autres va-de-l'avant auxquels Félix Fénéon, directeur de la **Revue Blanche**, l'homothétique de la **Nouvelle Revue Française** en 1895, faisait la plus grande place. Ces critiques incarnaient, par de telles exclusives, ce qu'était à l'égard de la poésie, la position des séculiers d'alors, et la **Revue Blanche**, avec ses accueils, celle d'une chapelle. Or le remarquable est qu'après un demi-siècle les positions ont à peine changé ; si l'on excepte Mallarmé et Rimbaud (pour une petite partie de leur œuvre), les maîtres précités continuent de ne pas sortir du cénacle, celui-ci s'étant seulement considérablement accru (en raison, entre autres, de l'extension de la publicité), mais demeurant toujours quelque chose de distinct de l'humanité sensible au poétique hors de tout dogme, laquelle s'obstine à peu pâlir sur **Maldoror** ou les **Minutes de Sable mémorial**. Les hermétiques de 1895 le restent à peu près tous en 1950. Les critiques du XIXe siècle me paraissent peu coupables d'avoir méconnu des auteurs que l'humanité éternelle devait intégrer comme le sont ceux de 1830 pour Hugo et ceux de 1860 pour Baudelaire. Mais n'y a-t-il pas quelque chose

de concluant dans cette persistance d'un demi-siècle, de la part d'un public sensible à Baudelaire, à Verlaine, à Nerval, voire à Rimbaud et Apollinaire, à ne pas s'émouvoir d'une certaine poésie ?

*
* * *

D'où vient l'inaptitude de cette poésie à nous toucher ? Tel de ses exégètes nous le fait très bien comprendre. Sa fonction, nous explique-t-il (1), est « de produire, par une mystérieuse alchimie, les quelques êtres d'exception dont l'esprit, aussi vierge que s'ils respiraient aux premiers âges de la Terre, doit avoir la force de se détacher des erreurs de l'humanité pour redécouvrir le sens réel de la vie, lui donner chair par le rythme, et présenter aux regards des hommes les grandes lois cosmiques de leur nudité rayonnante. » Or, nous n'attendons nullement de la poésie qu'elle nous fasse éprouver, comme Paphnuce à Thaïs, la soif du repentir et du retour aux innocences préhistoriques, mais qu'elle nous dispense des émotions beaucoup moins sombres, et peut-être par là beaucoup plus fines.

D'après un autre, M. Marcel Raymond (*De Baudelaire au Sur-réalisme*), le sens poétique devient, avec nos nouveaux maîtres, « proche parent du sens mystique ou prophétique, moyen non plus d'expression mais de découverte, instrument subtil comme la fine pointe de l'esprit et capable de lancer ses antennes jusqu'au cœur de l'inconscient ». Or, nous autres profanes, ne demandons aucune-ment à la poésie de s'apparenter à une connaissance prophétique, ni même à aucune connaissance, mystique ou autre ; nous lui demandons de nous émouvoir ou de nous charmer ; ce qui n'implique nullement, comme maint nous l'assènera, que nous ne soyons sensibles qu'à l'art pour midinettes.

Mais la principale raison de notre inadvertance à cette école nous paraît la suivante. Je poserai qu'en principe une poésie ne saurait nous toucher que si elle nous permet une **représentation**, c'est-à-dire un état de conscience défini, unifié, cohérent. Cette cohérence — c'est ici le grand progrès de notre sensibilité poétique depuis Baudelaire — n'a aucunement besoin d'être logique ; il suffit — et beaucoup mieux vaut — qu'elle soit affective ; par exemple dans cette suite de Paul Eluard :

La présence de la lavande au chevet d'un malade,
où l'homogénéité affective des idées de lavande, de chevet, de malade produit une unité de représentation qui, malgré l'absence de tout ciment logique, voire à cause d'elle, dispensera à tout homme non châtré sous ce rapport un sentiment poétique. Or, l'art ici en cause entend

(1) Rolland de Renéville, *Réflexions sur la jeune poésie d'aujourd'hui*.

que la poésie ne comporte **aucune** représentation, pas plus affective que logique. Je lisais récemment, dans une jeune revue, l'éloge d'un poème où, selon le mot de l'admirateur, « toutes les images perdent leur cohérence », où « le cœur et l'intelligence sont désorientés » (2). On arrive alors à des suites comme celles-ci :

Pour échapper aux pires limbes de la pire des hontes
Canon d'extase et schéma de gènesflexion (André Salmon)

ou :

L'année sera parmi les palmiers et bananiers jaillis du halo
[des cubes en eau
Simple productive vaste musique surgissant à bon port
(Tristan Tzara)

dont j'ose assurer que le lecteur le plus résolu à ne pas demander les mœurs intellectuelles à la poésie ne saurait s'émouvoir.

En somme, l'indifférence de l'humanité profane à la poésie surréaliste ne tient pas à ce que celle-ci exigerait un affinement de la sensibilité poétique auquel l'Homme n'aurait pas encore atteint ; elle tient à ce que cette poésie entend violenter les lois les plus fondamentales de cette sensibilité, lois qui trouvent leur satisfaction, quoi qu'il en semble, avec mainte pièce de Mallarmé, de Rimbaud, de Valéry, voire de tel poète « surréaliste » dans la mesure où il n'en a que le nom. On peut assurer qu'aussi longtemps que la sensibilité humaine n'aura pas changé, **non pas en degré mais en essence**, cette indifférence est définitive.

(2) Michel Carrouges. (Domaine français, Genève, 1943, p. 431).

Bernard Champigneulle : HENRI ROUSSEAU ET LES
PEINTRES PRIMITIFS

La vie du douanier Rousseau fut tellement entourée de légendes et de mystifications que l'on est reconnaissant à M. Maximilien Gauthier de l'avoir étudiée avec la précision d'un historiographe(1).

Après avoir rejeté ce que la fantaisie du peintre, amplifiée par celle de ses amis, avait fini par faire tenir pour vrai, avouons qu'il ne reste pas grand'chose. Henri Rousseau était de petite bourgeoisie ; il n'a jamais fait la campagne du Mexique ; et il n'était même pas douanier, ayant été admis, par recommandation, à faire partie de l'administration de l'octroi de Paris, avec le titre de commis de deuxième classe. C'est seulement dans les quatre ou cinq dernières années de sa vie (il est mort en 1910) qu'il put tirer bénéfice de ses peintures grâce surtout à Guillaume Apollinaire, à Wilhem Uhde et à Ambroise Vollard.

L'ingénuité du personnage — et aussi les ironiques paradoxes de quelques apologistes qui avaient reconnu son génie — ont contribué longtemps à le desservir. Maximilien Gauthier écrit avec pertinence : « La tranquille originalité de ses conceptions, de son sentiment poétique des choses, fait oublier souvent de rendre hommage à ses souveraines qualités de plasticien. Il n'y a là sans doute qu'un malentendu, mais il est grave ; car il égare encore bien des gens qui, l'aimant tantôt pour la candeur émouvante de son âme, tantôt pour les splendeurs intrinsèques de sa peinture, ne font que l'aimer à demi ».

Le cas Rousseau est analysé avec une égale pertinence par M. Wilhem Uhde (2), qui eut le singulier mérite de s'intéresser à lui le premier et de discerner la grande importance que l'on devait attacher à sa peinture.

La petite équipe de peintres et de poètes qui le firent connaître vers le moment où eut lieu la fameuse rétrospective qui déclencha tant de sarcasmes (1912) n'a pas été sans contribuer à fausser les esprits. C'était le « gentil Rousseau » du poème d'Apollinaire, le naïf douanier dont l'imagerie semblait jaillir spontanément d'un cœur candide.

(1) Maximilien Gauthier — Henri Rousseau — signalons que cette plaquette fait partie d'une précieuse collection de petit format où parurent déjà des études sur Friesz, Vlaminck, Despiau, Ségonzac, Dufy et sur le ferronnier Raymond Subes.

(2) Wilhem Uhde — Cinq peintres primitifs (Librairie « Les Palmes »).

La réalité est tout autre. Henri Rousseau est un grand peintre, maître de sa technique et qui composait ses toiles fort savamment. On a trop parlé d'un « miracle Rousseau » lorsqu'il s'agit d'un phénomène, — évidemment fort déconcertant parce qu'il se manifestait pour la première fois — mais qui se rattache intimement à la révolution apportée par l'irruption du primitivisme dans les arts de notre temps. Nous voulons parler de la « découverte » des arts préhistoriques, préhelléniques, romans et pré-romans, de l'art nègre, pré-colombien ou océanien).

Une curieuse préface de M. Henri Bing-Bodmer étudie les interpénétrations du primitivisme de Rousseau — antérieur à ces découvertes — et des nouvelles conceptions de l'art qui naissent d'une sorte de prise de conscience du civilisé. Ainsi peut-on s'expliquer que Rousseau ait pu exposer au Salon des Indépendants depuis 1895 sans avoir été remarqué, et que son art n'ait été « découvert » qu'au moment où les premiers maîtres du cubisme découvrirent l'art nègre.

Tout cela n'a rien de fortuit et le préfacier peut écrire : « A un instant précis de l'évolution où la pensée tend à se reformer sous la pression du matérialisme, les surcivilisés, Picasso, Braque, Kandinsky, Klee, Mondrian ont opéré un retour sur eux-mêmes et abdiqué leurs héritages pour retourner aux sources de la création. Au même instant, il existe de fait une génération de primaires authentiques, aussi absolument inassimilables aux progrès que l'Hot-tentot ou le Bushman, qui ont laissé une œuvre marquante parallèle et concomitante à celle des révolutionnaires intellectuels ».

Le livre de Wilhem Uhde ne se borne pas au cas Rousseau : les « cinq maîtres primitifs » dont il est question, sont, en dehors de lui, des peintres qui furent ses amis et dont il fut le premier collectionneur : Vivin, Bombois, Bauchant et Séraphine. Le cas de Séraphine, la femme de ménage de Senlis, est le plus extraordinaire. Ses grandes toiles de fruits et de fleurs qui s'enflamment comme des vitraux de cathédrales composent une œuvre qui défie toute comparaison. « Sa genèse est incontrôlable, écrit W. Uhde ; elle échappe aux lois qui d'ordinaire régissent la peinture, bien qu'elle en satisfasse les plus extrêmes exigences ».

Ces cinq peintres populaires, autodidactes et maladroits qui furent ou qui sont de petites gens, d'une très modeste situation, sont très différents les uns des autres. Chacun n'a puisé que dans son propre fonds. Et ce qu'il y a de plus remarquable c'est qu'ils soient apparus chacun isolément dans l'art contemporain sans se connaître entre eux, sans même soupçonner leur existence. C'est ce qui les distingue de toute autre école de peinture, et c'est peut-être

ce qui donne à leur œuvre ce caractère de fatalité qui apparaît au dernier grand tournant de l'évolution des arts.

Il convient d'ajouter que Wilhem Uhde ne se contente pas de la surface des choses. Il va d'emblée en profondeur et il le fait avec la plus grande aisance. Son livre est émaillé de maints souvenirs personnels : les textes qu'il consacre à ces peintres qu'il admire et qu'il aime sont d'une psychologie pénétrante et la manière dont il situe dans leur milieu des personnages d'exception donne à sa lecture beaucoup d'agrément. Nous ne partageons pas toujours ses enthousiasmes, et les peintres dont il nous entretient ne nous paraissent pas également valables ; mais son ouvrage est de ceux qui font réfléchir. Les chaos de notre temps, nous amènent notamment à reviser la conception de l'homme et du progrès de l'humanité : nous ne pouvons plus parler avec une orgueilleuse et tranquille certitude de la supériorité du civilisé sur le primitif.

Gabriel Imbert : TROIS AMPHITRYONS : PLAUTE,
MOLIERE, GIRAUDOUX (*)

...Trois témoins de trois périodes émouvantes de la vie des hommes : l'antiquité grecque, vue à travers le théâtre latin, sous la République romaine, le XVII^e siècle, qui restera toujours le grand siècle français, et enfin notre étrange époque moderne... si passionnée, si tumultueuse, et si fière des conquêtes qu'elle est impuissante à dominer.

Jean Giraudoux n'est pas encore assez loin de nous pour que tous admettent de voir en lui l'un de nos plus grands écrivains. Mais si discutées, si vraiment discutables parfois que soient certaines de ses œuvres, personne ne peut nier qu'il est demeuré à la tête de la production dramatique française de ces vingt dernières années.

On était bien loin de pressentir en lui un homme de théâtre, lorsque l'adaptation scénique d'un de ses romans : « Siegfried et le Limousin », le classa tout de suite, auprès du public parisien comme l'un de ceux dont la rénovation de notre littérature dramatique pouvait tout attendre.

Tout de suite après, Giraudoux nous donna, chez Jouvet, à la Comédie des Champs-Élysées, cet **Amphitryon**, qui, d'après lui serait le trente-huitième et qui remporta un succès qu'on a pu qualifier de fulgurant.

Mais Jean Giraudoux n'est pas homme à conclure un pacte avec le public ; à lui donner ce qu'il attend ; à tenir la place qu'on lui assigne, fût-ce la première.

Giraudoux n'est ni un Maître (surtout pas un « Cher Maître ») ni un chef d'école. Il n'ouvre aucune route, ne montre aucun but. Il va, quand il lui plaît, où il lui plaît.

Suivez-le, si vous voulez... ou si vous pouvez... Entrez dans le jeu et vibrez à sa longueur d'onde... ou considérez-vous comme mystifié, si cela vous fait plaisir. Giraudoux n'a pris aucun engagement envers qui que ce soit, pas même envers lui.

On peut tout lui reprocher excepté de nous avoir trompés : il ne nous a rien promis.

(*) Extraits de la conférence radiodiffusée prononcée à l'Institut Français le 21 novembre 1950.

Nous sommes un très grand nombre à croire qu'il nous a tout donné.

Comment aurait-il pu faire école puisque sa formule, sa manière disons plutôt sa magie est impossible à définir ? puisque son charme ne saurait être capté ?

Pour lui plus que pour tout autre, nous rappellerons la fameuse pensée qu'on propose à la méditation des écoliers : « L'écrivain original n'est pas celui qui n'imité personne, c'est celui que personne ne peut imiter. »

Mais il y a lieu de bien s'entendre sur le sens ou les deux sens qu'on donne ici au mot d'imitation.

Est-ce vraiment imiter un auteur que traiter le même sujet que lui, ou adopter le même cadre d'action dramatique ?

L'« imitation » que Molière et tous nos grands classiques ont faite du théâtre antique n'est-elle pas plutôt une transposition scénique, une adaptation aux mœurs de leur époque ou parfois une transformation totale de l'œuvre et des caractères, qui ne laisse rien subsister du modèle primitif, hors le nom des personnages et le lieu de l'action ?

Si, dans des cas, il y a eu traduction pure et simple, le plus souvent, les héros n'ont plus ni les sentiments, ni l'âge, ni le costume de ceux dont ils prennent l'étiquette conventionnelle.

Jamais nos classiques, présentés comme des imitateurs des anciens, n'ont vraiment cherché à s'assimiler leur personnalité.

Jamais ils n'ont été des plagiaires.

C'est qu'en effet tous leurs grands modèles, disons plutôt leurs grands initiateurs étaient eux-mêmes des écrivains originaux. Ils pouvaient être traduits ou adaptés. Ils ne pouvaient pas être imités.

C'est ainsi que Plaute, Molière, Giraudoux gardent leur originalité propre. Chacun d'eux a exploité librement la donnée d'un sujet dont il a extrait ce qui lui a semblé le meilleur, suivant son siècle ou son tempérament... Mais sauf dans certains passages où la traduction directe renvoie franchement au texte primitif, une inspiration aussi ingénieuse que personnelle a fait des trois **Amphitryons** trois comédies bien distinctes, situées chacune sur un plan différent.

Ne nous attardons pas à chercher dans quel auteur grec Plaute a pu découvrir le sujet d'**Amphitryon**. C'est le sien qui sera, pour nous : **Amphitryon Ier**.

La légende était d'ailleurs connue de tous. Elle est à l'origine de la naissance d'Hercule.

Il est surprenant de remarquer, dans la comédie de Plaute, dont nous connaissons l'habituelle truculence, que la rencontre d'Alcmène et de Jupiter-Amphitryon n'a rien qui touche même de loin à la farce gaillarde. Contrairement à ce qu'on pouvait attendre d'un tel auteur, traitant un tel sujet, la scène est empreinte de la plus touchante tendresse conjugale. Mais comme le grand comique latin ne dédaigne pas d'être aussi un gros comique, il entremêle les poétiques protestations d'amour du pseudo Amphitryon, avec les plaisants apartés de Sosie-Mercure.

JUPITER. — *N'est-ce pas assez pour vous s'il n'y a aucune femme au monde que j'aime autant que vous ?*

SOSIE (regardant le ciel). — *Si votre femme savait vos fredaines ici-bas vous aimeriez mieux être Amphitryon que Jupiter !*

Car, nous savons de plusieurs sources que la qualité de monarque des Dieux ne préserve pas de redoutables scènes de ménage — scènes bien méritées d'ailleurs.

Cette comédie d'**Amphitryon** constitue dans l'œuvre de Plaute, sinon une exception, du moins une rareté. Car nous quittons ici l'intrigue habituelle. Nous ne sommes plus en présence des types tant de fois présentés avec d'insignifiantes modifications de détail : la jeune beauté qu'un fils de famille doit racheter sans délai à quelque trafiquant avec une somme soutirée à quelque vieillard dupé par un serviteur ingénieux... ou le voleur volé par un jeune homme qui se croit honnête...

Ici, le serviteur c'est Mercure, l'amoureux, Jupiter. En dépit de l'auteur lui-même, le ton s'élève. Nous l'avons vu, la belle qu'il faut séduire n'est prisonnière que de sa vertu. Il n'est pas question de soutirer quelques pièces d'or, pour celui qui pourrait mettre toutes les étoiles aux pieds d'Alcmène... Le cas n'en est pas moins embarrassant. Pour triompher du charme d'un simple mari, la ruse de Jupiter semble assez mesquine. Plaute n'a pas l'air de se douter que le prestige de la Majesté olympienne en est quelque peu diminué. Son Jupiter non plus, du reste...

*
* *

Malgré son parti pris de ne pas défigurer une œuvre à laquelle, sous certaines réserves de convenances, il ne veut rien ajouter, de laquelle autant que possible il ne voudrait rien supprimer, Molière est moderne et français.

La fantaisie amoureuse de Jupiter n'est plus pour lui, un simple jeu. Ou du moins, c'est un jeu auquel Jupiter va se prendre lui-

même. L'épouse d'Amphitryon ne peut pas, pour le galant monarque des Dieux du XVII^e siècle, être une simple captive dont on s'empare par un stratagème d'un goût douteux ou quelque victime inconsciente à qui on ne demande pas son avis.

Molière suit la légende tant qu'elle est une base de l'intrigue. Mais dès que les personnages sont campés devant lui, ils lui appartiennent en propre. Et c'est de lui seul que dépendra leur développement psychologique. Car presque malgré lui, il reprend tout en main.

Cependant Alcmène était déjà chez Plaute, un type définitif. Molière n'y touchera pas.

Mais son Jupiter sera revu et corrigé. Il est maintenant au fait de l'amour courtois, ce Jupiter ; il a lu les romans galants... Et d'autre part, il ne croit plus à la Fatalité, mais au libre arbitre de toute créature humaine.

Une Alcmène abusée qui l'aime, parce qu'il y a erreur sur la personne ne peut l'enthousiasmer que médiocrement. Il faut bien, pourtant qu'il se résigne à masquer, sous les seuls traits qui peuvent séduire cette belle, une majesté olympienne qu'il croyait jusqu'alors irrésistible. Mais si son amour doit coûte que coûte arriver au but par cette duperie, son amour-propre subit une bien humiliante épreuve.

*
* * *

L'**Amphitryon** de Giraudoux apporte tant de choses au public qui a des oreilles pour entendre !

Pour l'intrigue, Giraudoux a bouleversé tout le plan initial. De ce point de vue, **Amphitryon 38** ne ressemble à aucun de ceux qui l'ont précédé.

Par une coquetterie de poète, une fantaisie d'humoriste, un parti pris de philosophe, l'auteur a délibérément rejeté tous les effets comiques offerts par les comédies de Plaute et de Molière. Cependant, nous pourrions peut-être rire en écoutant cet étrange **Amphitryon**. Mais en aurons-nous le loisir si nous ne nous mettons pas en état de résistance contre le monde de pensées que son auteur éveille en nous ?

Laissons-nous faire, nous serons emportés dans un univers que seul Giraudoux pouvait nous révéler.

Et d'abord, pourquoi ririons-nous ?

Sosie ne rencontre plus Mercure ; il n'est pas roué de coups.

Les deux Amphitryons ne se confrontent pas en public.

Y a-t-il même une péripétie ?

Amphitryon ne revient pas surprendre sa femme ; il n'a pas à la soupçonner ; elle n'a pas à se défendre.

Pas d'intrigue, pas d'énigme... Et pourtant ?

Pourtant le thème initial est traité, fouillé, disséqué, analysé, commenté... recomposé sur d'autres bases et réduit à sa plus simple expression, qui est d'ailleurs la plus compliquée.

L'aventure de Jupiter et d'Alcmène, transportée sur le plan cosmique universel, a pris l'importance d'une conjonction d'étoiles ou l'innocente neutralité d'un phénomène météorologique. Puisqu'il était question des amours d'un dieu et d'une mortelle, Giraudoux a tout de suite vu grand : il met en communication le Ciel et la Terre.

Le Jupiter de Molière ne voulait pas qu'Alcmène confondît l'amant et l'époux : il arrive au Jupiter de Giraudoux une aventure beaucoup plus sérieuse.

En voulant prendre la figure du mari d'Alcmène, il commence par se présenter sous une forme hybride de surhomme rayonnant qui excite l'ironie de Mercure. Mais pour perfectionner sa transformation matérielle, il se trouve contraint, sous peine d'absurdité, de se transformer, de même, sur le plan psychique. Et ce n'est plus par simple jalousie qu'il est importuné de l'amour exclusif qu'Alcmène garde au mari privilégié, c'est parce qu'elle l'oblige, lui Jupiter, pour qui jusqu'ici ses déguisements n'étaient qu'un jeu superficiel, à réaliser un dédoublement si total, qu'en lui, l'homme supplante le dieu.

Jupiter est étrangement puni d'avoir voulu voler l'image d'une créature terrestre.

On voit que Giraudoux pousse jusqu'à sa dernière extrémité, la donnée du problème.

Car c'est bien comme un problème qu'il envisage cette plaisanterie, de moins en moins innocente.

Nous ne sommes pas ici pour nous amuser !

Peut-être serons-nous captivés par l'enchantement des mots, la tendre harmonie du dialogue, mais nous ne pouvons plus nous dissimuler que la question est grave.

Alcmène pense même à se tuer pour échapper à son destin, qu'on lui présente comme inéluctable. Mais le positif Mercure lui fait observer que Jupiter la ressusciterait immédiatement.

Dans sa fluidité de fantaisie féerique, l'aventure est conduite, sur deux plans avec une implacable logique.

Un seul exemple : nous y avons fait allusion déjà :

Plaute et Molière nous disent ingénument : — Jupiter prend la forme d'Amphitryon.

Et le tour est joué.

Avec Giraudoux on ne s'en tire pas à si bon compte.

Tous les trucs de théâtre, jeux de lumière, trappes et machines volantes ne nous donneraient pas l'impression de métamorphose que vous suggère le simple dialogue entre Mercure et Jupiter...



Léopold Sedar Senghor : DEUX CHANTS POUR NAETT

(Pour flûtes d'orgues)

Mais c'est midi et c'est le soir. J'entends
les voix proches lointaines dans
la brume

Et je lamente son visage. Pas le soleil,
simplement son sourire
Et pas l'élan jubilant de son wai ! La trom-
pette, ah ! de l'oiseau couronné.
L'Ave Maria dans le soir, l'odeur des sapo-
tilles dans le jour
Couleur de l'Ave Maria sur les pierres por-
tugaises du Fort
Et douceur de cannelle de vieilles berceu-
ses et larmes d'enfance dans les
mains planes.

L'Ave Maria de Joal et les voix lointaines
et proches
A six heures par le tann de Dyilor — les
choses sont sans épaisseur ni
poids.

Sont-ce les voix des anges peuls ou des
chanteuses mortes à vingt ans ?
Les voix des nourrices royales ? Dis le
charme des serpents sur les tom-
bes.

Ou sont-ce les clarines des canards sau-
vages ? L'on rentre des puits,
des champs et des chasses.

Je dis seulement son sourire qui chante
l'Ave Maria
Qui strique une plainte sans mémoire.
Et c'était les prétemps du mon-
de.

(*) Les auteurs haïtiens ou français doivent adresser à l'Institut français les poèmes qu'ils aimeraient voir publiés à cette place.

(Pour orgues et tamtam au loin)

Lætare Jérusalem et... Je dis bien
lætare mon cœur
Vide et vaste comme une pièce froide
mais larmes Seigneur dans tes
mains si calmes.
Lætare sur l'aile neigeuse des toits
hauts quand fulmine son visage
d'aurore.
Lætare sur l'Eglise au lait doux de
coco et sur son visage pascal.
Blancs sont les enfants blancs les
hommes, et les femmes de gran-
des fleurs
Fragrantes de pagnes et de boubous,
et mon amour l'étoile sur la
nuit des gorges.
Par les voix de jour par les voix de
joie lætare par myrrhe et encens
Par le fumet des viandes riches et
par la transe des danses sérères
Seigneur lætare dans mon cœur
un dimanche d'Europe au réveil
Je suis plein de ténèbres mon Dieu.
Brise la boîte maléfique
Et brise mon cœur qu'il s'effeuille
en pures pétales de chants.

Léon Laleau : DEUX POEMES

BIENVENUE A SA POINTURE.

*Cette après-midi de Juillet
lassement étendue au début de Décembre...
Et le steamer dont l'arrivée
ensoleillée
s'appuie au quai,
et qui, tout plein d'assurance, cambre
son étrave dans le gris sommeil de la Mer...
La montagne,
au loin, fait le gros dos,
et puis, éloigne
l'horizon à coups d'épaules
répétés. (Le navire vient de Curaçao)
Pinceaux
géants
agités d'une main distraite et molle
au-dessus de l'Océan,
les pins,
dans le lointain,
badigeonnent l'éther
de ce bleu
tout en feu...
Roulés par les nuages gonflés d'eau
le Soleil, poussif, descend vers les flots...
Voici Morand avec le reste de la Terre
à voir
qui tourne au fond de son espoir...
(Il s'amuse, en touriste, à ceinturer le globe
et sourit quand on le devine négrophobe)
Visage inquiet
dont l'ovale
est négriifié par le hâle.
Chapeau de paille d'Italie,
(Peut-être) Regards photographes,
mais hâtifs
où, déjà, se fixent, en négatif,
nos sites et nos côtes,*

nos laideurs et nos travers.
(Comment les dira-t-il ? Est-ce en prose ? Est-ce en vers ?)
Forte dose de mélancolie
et d'ironie aux lèvres. Pas de stylographe
et pas de carnet.
Il voyage avecque
sa femme, Princesse Grecque,
— à moins qu'elle ne soit Roumaine, —
et sa mémoire, infidèle et souveraine,
en feuillets de block-notes...
Haïtiens,
mulâtres, quarterons,
griffes, noirs ou grimauds,
(Pour un seul être que de mots !)
de l'Elite orgueilleuse ou de la basse pègre,
Haïtiens, tenez-vous bien,
Voici Morand qui vient,
qui vient chez nous
siroter du vaudou
et s'empiffrer de nègre...

PROVINCE

Le Jour qui nous suivait s'est arrêté en route
avec sa suite de soleil, de bruits, et toute
sa chaleur
en sueur.
Et seul le Crépuscule encor nous accompagne...
Mais, plus tard, nous frustrant de ses couleurs
et de sa douceur,
il nous confiera au Soir
qui, déjà, descend de la montagne
avec, entortillée à son cou,
cette écharpe de fraîcheur
que la brise, en chantant, fait claquer, et secoue...
Chaumières penchées, presque en ruine,
boulangeries borgnes où le pain
bis et rond, sous la lampe à kérosine,
s'aligne comme les étoiles du drapeau américain.
Et l'âcre parfum des croupes en danse
dans l'ombre plus dense,
au rythme décousu d'une musique rustique,
avec l'accompagnement, au loin,
magnifique

de la Mer...
Et, demain,
au réveil,
et, demain,
au petit matin,
sous un ciel clair
attendant l'aumône quotidien du soleil,
et balayé d'une nuée d'oiseaux
qui regagnent Pivert
ou descendent vers le carrefour aux Guêpes,
et, demain,
au vacarme essoufflé des autos
et du train
s'évadant de la gare,
et parmi le rire en jets de tes gavroches
et le roulis des hanches
de tes paysannes
aux dents blanches
plantées dans la chair coulante et sucrée des cannes,
tu dédieras, petite province à l'écart,
tu dédieras à mon regard
brûlé trop tôt
au boucan du Jour,
la grâce inachevée de ton parc
unique, avec, au fond, toujours,
La mer qui tord ses flancs sous les lanières du Soleil...

Pierre Emmanuel : PRESENTATION D'UN POÈTE

On chercherait en vain, dans les anthologies de poésie française moderne, le nom de Victor Ségalen. Ce nom est illustre pourtant, mais dans un autre domaine. Victor Ségalen, archéologue, fait autorité dans l'étude de la civilisation chinoise ; au Musée Guimet, à Paris, des archives précieuses portent son nom ; les découvertes qu'il fit ont pris place parmi les chefs-d'œuvre de l'art universel. Mais Victor Ségalen, poète, demeure encore inconnu ; hormis le très petit nombre, personne ne se doute qu'il a parlé le langage du génie.

Il est vrai que toute son œuvre est posthume, ou presque. Ses *Stèles*, publiées en 1912, virent le jour à 81 exemplaires, sur grand papier impérial de tribut coréen. De retour en France, il édite *Peintures* : mais c'est pendant la guerre, et le bruit des armes est trop fort. Il meurt à 40 ans, en 1919, laissant à d'autres le soin de faire connaître ces œuvres qu'il mûrissait lentement, ne les tenant jamais pour achevées.

Il meurt, ayant intensément vécu, en homme d'action et contemplatif tout ensemble. « Trahi par mon corps, dit-il, la vie s'éloigne de moi. » Le poète n'aura pas le temps d'organiser, de méditer les découvertes du voyageur. Prestigieuses découvertes ! Ce marin de vocation, qui fut médecin puis sinologue, s'enfonce au cœur de la Chine : six mois durant, à cheval, il parcourt la plaine chinoise jusqu'aux confins du Thibet. Il touche à Tch'engtou, « la grande ville au bout du monde ». Ce premier périple avec Gilbert de Voisins (écrivain de valeur, lui aussi) lui révèle un art chinois archaïque, dont la Mission Ségalen devait plus tard mettre à jour les monuments. Toute la statuaire primitive est dénombrée par le jeune archéologue : en même temps, les observations linguistiques, les intuitions de l'histoire, les vastes aperçus métaphysiques sur l'essence des civilisations s'accumulent dans ses cahiers.

Ségalen, grand voyageur, est l'un des rares esprits universels de ce début de siècle. Par formation d'abord : ses études de médecine ont développé chez lui le sens de l'approche scientifique, de l'induction à partir des faits réels. Qu'il soit aussi — dès la prime adolescence — un musicien de talent, n'est point contradictoire avec son goût de l'observation exacte. La musique, qui creuse le ciel,

selon l'expression de Baudelaire, donne à cet esprit positif le moyen de s'exercer en perspective, d'organiser, de hiérarchiser le concret.

Le premier voyage de Ségalen le conduit à Tahiti, où Gauguin vient de s'éteindre. L'art de Gauguin, où l'imaginaire et le réel se confondent, parce que le peintre, libéré des conventions occidentales, atteint le fond primitif de l'expression, sera pour Ségalen une mystérieuse rencontre. Ce qu'il écrira sur Gauguin sera définitif, car il aura « vécu » Gauguin dans son climat véritable. Ce jeune homme est un grand critique déjà : sa chronique tahitienne **Les Immémoriaux** (publiée en 1907 au **Mercure**, à compte d'auteur !) nous le révèle sous un autre jour, — celui d'un admirable ethnographe.

Puis, c'est la Chine, l'étonnante carrière d'archéologue. L'ethnographe, le linguiste, le critique, le médecin, le musicien aussi, tour à tour et parfois tous ensemble, ont leur rôle dans cette équipée. **Equipée** : tel est le titre d'un livre où Ségalen revit l'aventure intérieure poursuivie durant ce voyage.

Car Ségalen fut écrivain dès le début. Le besoin d'écrire était chez lui comme inséparable de celui de connaître. Inventorier, comparer, rassembler, c'est la plume à la main que Ségalen s'y efforce. Et non pas en simple chroniqueur : en philosophe. Le réel, pour Victor Ségalen, déborde infiniment le vestige, comme l'intention de l'artiste déborde la pierre où elle s'inscrit. L'esprit humain rétablit la perspective que l'apparence n'a su retenir. Un jour, Ségalen se trouve devant une ruine moussue, rongée par le temps, délavée par les pluies. Il sait, par la comparaison des textes, que cette masse informe est ce qui reste d'une grande œuvre d'art. Après la première déception, il commence de la dessiner : et l'œuvre sous son crayon prend forme, telle que son créateur l'avait conçue. Grande leçon, qui l'instruit à replacer le réel dans l'esprit de l'homme : ce que d'autres auraient nommé l'imaginaire est la seule forme perdurable, celle que l'homme impose à l'univers.

Toute la statuaire chinoise lui apparaît comme une chronique où l'événement s'épanouit en symbole. Ce qui fut sculpté dans la pierre, c'est une histoire quotidienne, mais plus encore : une interprétation générale à travers les événements de tous les jours. On sait quelle importance revêt, dans l'art et la pensée de la Chine, l'expression d'une même réalité sur plusieurs plans. Ségalen apprend à lire une langue nouvelle, dont sa jeunesse musicienne lui donne plus qu'à d'autres la clé. Ce réel aux multiples profondeurs n'interrompt point sa pensée logique, mais la fortifie et lui donne un subtil instrument : le symbole.

Nous sommes encore en plein âge symboliste : Ségalen a lu Mallarmé, Claudel, sans doute Rimbaud. Il découvre, en Chine, la vérité concrète de ce qui n'était qu'intuition esthétique à Paris. La langue poétique, qui souffre en occident d'un exil incompréhensible loin du réel, est ici constamment incarnée. Rien d'étonnant, dès lors, si Victor Ségalen l'adopte comme un moyen d'explorer et de comprendre ce qu'il a sous les yeux.

Stèles, Peintures, et ces poèmes du Thibet encore inédits, sont d'abord la description de choses vues. Mais ces choses ne sont pas abstraites de l'univers qui les fait vivre : la pensée magique subsiste autour d'elles, et le temps qui les vit naître se perpétue. En Occident, un siècle est un abîme : en Chine, les millénaires continuent de vivre simultanément. « L'immuable n'habite pas vos murs, mais en vous, hommes lents, hommes continuels ». Seule, la poésie peut figurer cette permanence. De ce qu'il voit et décrit, Ségalen dégage la prophétie implicite, — lieu commun de l'homme éternel. Telle une épopée, sa poésie précède l'histoire et l'explique du dedans. L'homme est le seul événement qui vaille la peine d'une chronique : tous les autres événements n'en sont jamais que la figure. À la suite des Chinois, Ségalen l'a compris.

Lire Victor Ségalen, c'est s'établir au centre de l'histoire, en dehors de ses remous. Le langage de ce poète est d'une autorité peu commune : pareil aux pierres qu'il décrit. Ici se condense une expérience longue, — celle d'un homme qui tint en lui, comme un faisceau, des puissances de pensée rarement réunies en un seul. Qui sut en faire un ensemble homogène, une vie fortement singulière dans son génie universel. Qui sut vivre, non point en un seul temps, mais dans l'épaisseur même de l'histoire. Un homme totalement présent à l'homme, et qui sait ce qu'il dit.

II

COURRIER DE FRANCE

L'INSTITUT D'ETHNOLOGIE DE L'UNIVERSITE DE PARIS

par Albert Ranc

L'ethnographie, la description des peuples dits primitifs, est une science d'origine assez lointaine en France. Marcel Mauss qui vient de mourir après avoir consacré la majeure partie de son existence à sa pénétrante étude, la faisait se réclamer de Jean de Léry et de sa relation des Caraïbes familière à Montaigne. Il aimait aussi à citer parmi ses pionniers Rochefort et son *Histoire des Antilles*, Sagard et le *Grand Voyage au pays des Hurons*, Lafiteau et Charlevoix avec leur série des *Lettres édifiantes et curieuses*, leurs compilations mêlées d'observations et de renseignements inédits sur des Indiens d'Amérique. On sait d'autre part quelle valeur les philosophes du XVIIIème siècle donnèrent aux considérations touchant les peuples à l'état de nature. Montesquieu, Diderot, Voltaire comparèrent les morales et les religions primitives et européennes. Le président De Brosses écrivit son *Culte des dieux fétiches*, le premier ouvrage de science comparée des religions. Marmontel et l'abbé Raynal popularisèrent le contenu des *Incas* et de *l'Histoire naturelle et sociale des deux Indes*.

Jusque sous l'Empire, on garda en France le goût de ces études et la tradition des expéditions ethnographiques et géographiques dura. Puis ce fut une sorte d'éclipse qui ne commença à s'atténuer qu'au milieu du XIXème siècle grâce à une impulsion éclairée venant du Muséum national d'Histoire naturelle. C'est en effet dans ce célèbre établissement que fut créée en 1855 la chaire d'anthropologie où devaient s'illustrer Quatrefages, Hamy, Verneau. Or l'anthropologie, science des groupes humains qui s'occupe de l'homme physique, de son corps et de son fonctionnement, est naturellement attirée par l'étude de son comportement mental, de ses productions, de son activité matérielle ou intellectuelle : les mœurs, les langages, les coutumes, etc... bref par l'ethnographie et l'ethnologie. Il y a déjà bien longtemps l'anthropologue Paul Topinard disait : l'ethnographie et l'ethnologie étudient les peuples ; la première décrit leurs mœurs, leurs coutumes, leurs aptitudes, leurs religions, la seconde s'élève plus haut et recherche leurs origines, leurs mélanges, leurs migrations à l'aide des données de l'histoire, de la linguistique et de l'ethnographie elle-même. Rien n'était donc plus logique que l'ini-

tiative prise en 1877 par Hamy, d'instituer un musée d'ethnographie. Il fut installé au Palais du Trocadéro en 1879 et le professeur d'anthropologie du Muséum en était réglementairement le conservateur. La situation se clarifia en 1928, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro fut définitivement rattaché au Muséum. Dix ans après, ce vieux musée rajeuni, agrandi, transformé, grâce à Paul Rivet et à ses collaborateurs, devint le Musée de l'Homme du Palais de Chaillot construit à l'occasion de l'Exposition de 1937 sur l'emplacement du Palais du Trocadéro, vestige de l'Exposition de 1878. A la même époque, le laboratoire d'anthropologie du Muséum devint le laboratoire d'Ethnologie des hommes actuels et des hommes fossiles.

Broca en 1875, avait créé l'Ecole d'Anthropologie de Paris, établissement d'enseignement libre, à l'action féconde et soutenue. C'est en partie pour régulariser le double enseignement du Muséum national d'Histoire naturelle et de l'Ecole d'Anthropologie, notamment pour le sanctionner par un diplôme d'Etat, que fut fondé en 1925 l'Istitut d'Ethnologie de l'Université de Paris installé maintenant au Musée de l'Homme. Cet Institut dont l'importance de l'effectif scolaire s'accroît d'année en année, a pour objet la formation d'ethnologues professionnels et la mise à la disposition des personnes susceptibles de faire des enquêtes, des questionnaires d'anthropologie, d'ethnologie, de sociologie, de linguistique, etc... Il publie en outre des ouvrages d'ethnologie et organise des missions d'études. Ses enseignements sont donc très variés. Leur ensemble parfaitement articulé comprend l'anthropologie zoologique et biologique, l'anthropologie pure, la physiologie comparée des races humaines, la psycho-physiologie de l'Homme et des Anthropoïdes, la géologie des temps quaternaires et la paléontologie humaine, l'archéologie préhistorique des pays exotiques, l'ethnologie et la sociologie descriptive, la technologie comparée, la géographie humaine, la linguistique, l'ethnographie et la linguistique de l'Afrique, de l'Asie orientale, de l'Océanie, l'ethnographie de l'Europe et de la France. Cet enseignement magistral, complété par une série de travaux pratiques, est sanctionné par deux certificats d'études supérieures d'ethnologie, l'un relevant de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, l'autre de sa Faculté des Sciences. Au surplus, depuis le mois d'octobre 1946, il existe au Musée de l'Homme un Centre de formation aux recherches ethnologiques auquel peuvent s'inscrire un nombre limité d'étudiants licenciés titulaires d'un des certificats d'Ethnologie. L'enseignement de ce Centre comprend un entraînement pratique aux méthodes d'enquête et aux procédés de travail sur le terrain ainsi qu'une spécialisation destinées à préciser l'orientation à suivre suivant les cas entre les différentes disciplines de l'ethnologie. Ainsi se constitue peu à peu un corps de travailleurs des sciences solidement préparés à la recherche ethnologique et susceptibles de participer efficacement à toutes les missions scientifiques officielles ou privées.

LE CINEMA EN FRANCE — BILAN 1950

par Jean R. Debrix

Qui a dit que les bilans ont toujours quelque chose d'attristant ? Bien sûr, ils sont inexorables. Chiffres en main, on y mesure l'écart qui, toute une année durant, a séparé le rêve de la réalité. Ce sont des cimetières à illusions. Mais... quand on n'a pas d'illusions ?

Au début de 1950, le cinéma français n'en nourrissait guère. Ecrasé par la concurrence étrangère, découragé par la montée des prix, il était en pleine crise. Aucun film de coût moyen n'était normalement rentable, ce qui privait nos écrans des œuvres de qualité qui, à défaut de succès commercial, eussent pu du moins nous assurer un succès de prestige. Même l'épicerie courante, les petits films à bon marché, avaient du mal à faire leur frais. Il existait bien une *Loi d'Aide à l'Industrie Cinématographique*, votée par le Gouvernement en 1948, mais elle n'avait pas encore porté ses fruits. Les meilleurs de nos cinéastes avaient cessé de travailler ou étaient allés chercher fortune à l'étranger. Le stock des vedettes s'épuisait. Le public boudait. Le mouvement des Ciné-Clubs, si vivace après la guerre, s'alentissait. Les jeunes réalisateurs, voués au chômage, se détournaient du cinéma pour loucher vers la radio ou la télévision. Bref, cela allait mal...

En cette fin d'année, constatons-le à mi-voix, le malade va beaucoup mieux. La *Loi d'Aide* a fait l'effet de la pénicilline. Le prix des places a été débloqué dans les salles, ce qui a provoqué un afflux de sang frais. Les films sont redevenus rentables, ou à peu près. La production s'est accrue au point d'atteindre le niveau d'avant-guerre (100-150 films par an). Bref, le malade a si bien retrouvé ses forces qu'il a pu aller décrocher quelques jambons aux mâts de cocagne des festivals internationaux de cet été. Mais ne crions pas trop fort, les rechutes sont possibles.

Voyons un peu ce qu'ont fait nos cinéastes. Et d'abord la « Vieille Garde ». Jacques Feyder, mort, n'a été remplacé par personne. Jean Renoir n'est pas encore revenu tourner en France. Abel Gance — le « Victor Hugo » de l'écran français — est tellement occupé depuis trois ans à mettre au point les sensationnelles innovations artistiques et techniques qu'il nous promet dans sa *Divine Tragédie*, qu'il n'a pas encore eu le temps de tourner un seul mètre de son film. Sacha Guitry a fait *Toâ* et *Le Trésor de Cantenac*, où il n'est plus que l'ombre de lui-même. Marcel L'Herbier, qui nous avait laissés sur notre faim depuis *La Nuit*

Fantastique, ne nous a donné qu'un os à ronger : *Les Derniers Jours de Pompéi*, tourné en Italie comme il se doit. René Clair aussi néglige les studios français ; si *Le Silence est d'or* avait été filmé sous les toits de Paris en 47, c'est sous le soleil de Rome que l'a été cette année *La Beauté du Diable*. Peu importe d'ailleurs, car c'est une des œuvres les plus exquises de l'année. Tout à l'opposé des sombres enchantements de Gœthe, René Clair et Armand Salacrou nous ont donné, de la vieille légende germanique de Faust, une version latine — si l'on peut dire — pleine de cocasserie et de finesse, et dont la morale ne perd rien à être souriante. Parmi les innombrables trouvailles visuelles dont fourmille leur film, on n'oubliera pas de sitôt le tableautin tragi-comique où l'humanité est conviée à contempler l'avenir que pourrait, si elle n'y prend garde, lui réserver la science atomique. Cette œuvre a été l'occasion pour Michel Simon d'une création magistrale qui vient couronner une carrière pourtant déjà riche en succès, et, pour Gérard Philipe, celle d'une promotion supplémentaire dans l'ordre des étoiles de première grandeur.

Passons au gros de la troupe. Avant la guerre, le chef de file était Marcel Carné qui, en équipe avec Jacques Prévert, nous donna *Quai des Brumes*, *Hôtel du Nord*, *Le Jour se lève*, *Les Visiteurs du Soir*, *Les Enfants du Paradis*. Mais après l'échec, en partie immérité, des *Portes de la Nuit* (qui avait englouti une fortune), après l'arrêt en plein tournage des *Orphelins de Saint-Vaast* (dont la moitié à elle seule en avait englouti une autre), Marcel Carné a connu une éclipse. Pour se voir rouvrir le chemin des studios, il a dû faire acte de pénitence et d'humilité. Le résultat a été une *Marie du Port*, d'après Mac Orlan, avec Jean Gabin et la jeune Nicole Courcel, qui, par la perfection même qu'elle atteint dans le « genre Carné » d'avant-guerre, a positivement l'air de dater de 1939 : un port de pêche, un ciel bas, une fille qui rêve, un homme qui passe, une histoire simple, rude, sans bavures mais un peu passée de goût. Le style Carné a d'ailleurs fait d'autres ravages ; il a notamment gagné Yves Allégret, auteur de *Dédée d'Anvers* et d'*Une si jolie petite plage*, à qui revient le mérite d'avoir définitivement épuisé la photogénie des docks luisants, des pavés glissants, des rivages sous la pluie et des âmes errant dans la brume.

Jean Delannoy, que *Les Jeux sont faits* (d'après Sartre) et *La Symphonie Pastorale* (d'après Gide) ont placé au premier rang de nos cinéastes, s'y est maintenu de justesse avec *Aux yeux du souvenir* — histoire simplette mais touchante d'un jeune pilote écervelé (Jean Marais) qui, face à la mort, prend la vraie mesure de l'amour (Michèle Morgan) — mais vient de s'y établir solidement, semble-t-il, avec *Dieu a besoin des hommes*, où Pierre Fresnay incarne avec son immense talent la figure légendaire du recteur de l'île de Sein.

Maurice Cloche n'a pas retrouvé la veine exceptionnelle de son *Monsieur Vincent*. Dans *Docteur Laënnec* et *La Cage aux Filles*, néanmoins, il témoigne d'une prédilection grandissante pour les sujets sociaux (la médecine, la délinquance) ainsi que d'un solide talent de peintre réaliste.

Il est navrant que Claude Autant-Lara, auteur du *Diable au Corps* n'ait pas l'occasion de tourner plus souvent. Avec Jean Aurenche et Pierre Bost, ils constituent une remarquable équipe dont l'influence est très sensible sur tout le cinéma français : sujets hardis mais probes, traités avec un art consommé des demi-teintes, mécanique psychologique de grande précision, dialogue riche et direct, écriture cinématographique subtile et toujours élégante. On lui avait un peu reproché son goût des « films noirs » ; aussi, tenant à prouver qu'il ne s'agissait pas chez lui de parti-pris, il a filmé un vaudeville de Georges Feydeau, *Occupe-toi d'Amélie*, où Danielle Darrieux étincelle de tous ses feux. L'œuvre est sans doute un peu fragile, mais, habile et charmante, elle est tout à fait dans la « manière française ».

Henri-Georges Clouzot, lui aussi, a tourné un vaudeville. Or Clouzot, c'est *Le Corbeau*, *Quai des Orfèvres*, *Manon*, c'est-à-dire le vitriol et le coaltar : histoires violentes, atmosphères sordides, personnages freudiens, dialogues crus, style nickelé de chirurgien. C'est surtout à lui qu'on a reproché de donner au cinéma français cette couleur de bitume qui fait pendant aux noirceurs de l'existentialisme. Clouzot, qui se défend d'être un auteur « noir », a voulu s'essayer au rose avec *Miquette et sa mère*, œuvre plaisante et retorse. Mais, visiblement, le rose ne convient pas à Clouzot : entre ses mains, il prend tout de suite cette teinte chimique qu'on voit aux bonbons acidulés.

Jean Grémillon, non plus, ne tourne pas assez. Et pourtant, *Remorques*, *Le Ciel est à vous*, *Lumière d'Été*, *Six Juin à l'Aube*, nous avaient donné la mesure de son incontestable talent. Son film le plus récent est *Pattes blanches*, où l'on ne retrouve que de loin en loin la marque de sa griffe. Mais un de ses courts métrages, *Les Charmes de l'existence*, a été couronné à Venise : c'est, à travers la peinture de l'époque, son académisme, ses mignardises et sa naïve inconscience, une charge plaisante mais féroce des années 1900.

Le même délaissement a frappé, de longs mois durant, le jeune Robert Bresson, dont *Les Anges du Péché* et *Les Dames du Bois de Boulogne* avaient pourtant affirmé l'extrême originalité d'inspiration et de facture. Mais sans doute le sort lui réserve-t-il une belle revanche, car il vient d'achever un film tiré du célèbre *Journal d'un curé de campagne* de Georges Bernanos, dont il y a lieu d'attendre beaucoup.

André Cayatte n'était guère sorti de l'honnête « limonade » cinématographique jusqu'aux *Amants de Vérone*, qui attirèrent sur lui l'an dernier l'attention des connaisseurs. Cette année, il a gagné d'un bond le pinacle en s'attribuant le Grand Prix International de la Biennale de Venise avec *Justice est faite*. Ce film qui a enthousiasmé le jury italien traite un sujet où se mêlent l'actualité la plus brûlante et l'une des plus graves interrogations humaines : le problème de l'euthanasie. Avons-nous le droit de donner la mort à quelqu'un, même s'il nous la réclame, sous prétexte de mettre un terme aux souffrances que lui fait endurer une maladie prétendument incurable ? On reconnaît là le problème qui se posa à tant de consciences lors d'un récent procès. L'originalité du film de Cayatte et sa valeur humaine tiennent surtout au fait que l'auteur, nous épargnant les sempiternelles séances de Cour d'Assises, a traité le cas à travers la conscience individuelle de chacun des sept personnages qui forment le jury chargé de juger l'accusée, lui donnant ainsi sa dimension et sa portée véritables.

Et Jacques Becker ? Il nous avait étonnés avec le pittoresque de *Goupi Mains Rouges*, charmés avec le romanesque de *Falbalas*, déçus avec le réalisme affecté mais un peu morne d'*Antoine et Antoinette*. Depuis il a poursuivi avec entêtement cette évolution (où se reconnaît la double influence des romanciers américains et du nouveau cinéma italien) vers un art volontairement objectiviste, dépouillé du moindre artifice et visant à la stricte impersonnalité du documentaire. Cette formule assez peu probante ne l'a point empêché toutefois, de nous offrir dans *Rendez-vous de Juillet*, une peinture piquante, sympathique et un peu trop facilement rassurante de la jeunesse existentialiste de Saint-Germain-des-Prés.

Maintenant, place aux jeunes !... Mais qu'est-ce qu'un jeune ? Est-ce Marcel Achard, qui est passé du théâtre au cinéma avec *La Valse de Paris* ? Son film est plein du meilleur esprit parisien, plein de valses d'Offenbach, plein aussi du talent éblouissant d'Yvonne Printemps et de Pierre Fresnay. Est-ce Jacqueline Audry, qui a emprunté à Colette les attrayantes frimousses de *Gigi* et de *l'Ingénue Libertine*. Est-ce E. E. Reinert qui, avec *Rendez-vous avec la chance* a fait courir tout Paris, ou Max Ophuls qui va en faire autant avec *La Ronde* ? Non... Le plus jeune de nos cinéastes, c'est encore Jean Cocteau. Parfaitement, Jean Cocteau ! *Orphée*, qui est à la fois le film le plus détestable et le plus fascinant qui soit, et qui résume vingt ans d'expérience poétique en vase clos, est probablement l'œuvre la plus riche d'inventions, de hardiesses et de ferments qu'on ait vue depuis l'origine du cinéma. Non pas qu'elle innove : Cocteau avait déjà tout dit dans *Le Sang d'un Poète*. Mais s'il se répète, c'est sur la place publique cette fois et non au sein des chapelles ; et c'est en mobilisant au complet l'arsenal magique du

cinéma dont quelques cinéastes seulement, de Méliès à Orson Welles, nous avaient donné l'avant-goût. Qu'on aime ou qu'on aime pas le film de Cocteau, il faut reconnaître qu'il fera date dans l'histoire du cinéma, car il lui ouvre toutes grandes, dans le sillage d'Orphée allant chercher Eurydice aux enfers, les portes d'un nouvel univers cinématographique. A mille pieds de la réalité quotidienne ou de la féerie de bazar dont les films font ordinairement leur pâture, celui-ci s'installe sur des terres inconnues et nous fait voir des horizons nouveaux.

LIVRES DE FRANCE

VERCORS — *Plus ou moins homme*

(éd. Albin Michel, Paris, 1950)

C'est sans doute aux époques où la civilisation risque de sombrer dans l'inhumanité que la conscience humaine en danger s'interroge le plus anxieusement sur elle-même. Devant le drame du nazisme, de la guerre, de l'occupation, l'homme ne pouvait plus se contenter de vivre et d'agir dans une civilisation menacée de mort ; contraint à un retour sur soi, il lui fallait coûte que coûte — pour lutter contre l'inhumain — retrouver le sens de son humanité profonde. Que ce souci de l'humain caractérise aujourd'hui des esprits aussi divergents que Jean Paul Sartre, Jean Guéhenno, Malraux, Camus ou Vercors — n'est-ce pas un signe que la question de la condition et de la destination humaines est aujourd'hui au centre de notre pensée ? Mais l'homme n'est-il pas une question éternelle pour l'homme ? Les hommes du Moyen-Age ont vécu sur une idée toute faite de l'homme — l'âme chrétienne, ou l'animal raisonnable, ou l'un et l'autre à la fois — parce qu'ils s'inséraient dans une civilisation culturelle stable. Aujourd'hui l'idée même de civilisation est en jeu. Et nous savons si bien que les sociétés sont mortelles que nous nous demandons si la nôtre n'est pas en train de mourir.

En publiant son essai philosophique et politique *Plus ou moins homme*, Vercors reste donc fidèle à son projet fondamental. Il ne veut pas être un écrivain professionnel : chacun de ses livres est un témoignage dicté par les circonstances présentes devant lesquelles il se sent obligé de prendre publiquement parti. Quand, en 1941, il écrivit *le Silence de la Mer*, il était aussi peu un « homme de lettres » que le général de Gaulle, en juin 1940, n'était un homme politique, ou que Malraux, en filmant les épisodes de *l'Espoir*, n'était un cinéaste. Il le rappelle aujourd'hui : « En 1941, j'ai pris pour la première fois la plume et écrit *le Silence de la Mer* parce que personne ne le faisait et qu'il fallait bien que quelqu'un se décidât. J'ai écrit cette histoire parce qu'il fallait que subsistât pour l'avenir le témoignage qu'une conscience française pouvait en pleine guerre décider sans haine de lutter jusqu'à la mort »... *La Marche à l'Etoile*, de 1943, était un nouveau témoignage, contre les crimes commis par Vichy ; *le Songe*, contre les horreurs des camps de concentration ; *les Yeux et la Lumière*, contre la tentation du désespoir. Chacun de ces livres est un acte, répond à une exigence intérieure. Vercors le

reconnaît aisément : il n'est en définitive ni moraliste, ni philosophe, ni romancier. « Etre un homme, conclut-il, suffit à mon ambition ».

En réunissant un essai original sur l'essence et la destination de l'homme et un ensemble d'articles et de conférences qui posent de manière plus concrète les problèmes de la condition humaine, Vercors donne à son œuvre un approfondissement nouveau, mais assume courageusement une tâche redoutable : définir philosophiquement l'essence de l'homme, sans être un philosophe ; — prendre parti dans ses conduites politiques concrètes, sans être un homme politique. Mais précisément un homme au sens plein du mot, ne saurait éluder cette double tâche. On ne saurait évoquer les débats politiques concrets que Vercors poursuit avec plusieurs intellectuels communistes français, ses anciens compagnons de résistance, sans les replacer dans toute leur actualité politique : retenons-en seulement un immense effort pour sauvegarder l'unité spirituelle de la résistance, et pour maintenir un dialogue et une collaboration entre intellectuels communistes et non-communistes. Cette volonté d'honnêteté et de compréhension ne fut pas, il faut l'avouer, pleinement réciproque et Vercors dut espacer sa collaboration aux *Lettres Françaises*. Ce besoin d'une pensée et d'une action foncièrement honnêtes est devenu, hélas, le signe distinctif de quelques individualités. Des truismes moraux — la fin poursuivie ne justifie pas tous les moyens, le mensonge systématique détruirait tout ordre social — sont devenus des affirmations audacieuses, presque des paradoxes. Vercors, comme Mounier, comme Camus, ont osé les proclamer à nouveau. Je crois qu'on peut associer ces trois hommes dont les positions sont assurément divergentes, mais qu'unit une commune « bonne volonté ».

Mais c'est sans doute l'analyse philosophique de l'essence de l'homme qui constitue la partie la plus nouvelle de cet essai. *Plus ou moins homme* : voilà un titre qui eût paru provocateur au rationalisme classique, pour lequel l'essence de l'homme était un principe universel et donné. Tous les hommes sont également raisonnables, disait Descartes. Que l'humain ne soit pas donné en nous, mais conquis par un effort constant, par un dépassement toujours précaire de l'animalité, c'est un des traits fondamentaux de la pensée moderne. Vercors en propose je crois, une conception extrême : l'homme est dans la nature, ses comportements spontanés, instinctifs n'ont rien encore d'humain. C'est dans la lutte pour dépasser la spontanéité naturelle que l'humanité se crée et s'affirme en nous. Le point où l'être humain se détache de la bête est celui où la conscience s'arrache à l'organisme, c'est-à-dire à la nature, par volonté de connaître ou d'agir. « Cet arrachement, conclut Vercors, est dissidence, cette volonté est révolte ; ainsi l'essence même de l'homme est la rébellion — et par suite rébellion l'essence de tous ses actes ». On voit ce qui relie et sépare Vercors de la pensée classique : l'homme est *détaché* de la nature, il est esprit, — « roseau pensant » —

selon le rationaliste ; il est, pour Vercors, *arraché* à la nature. Rébellion, dissidence : ces mots évoquent une expérience vécue, celle du ressaisissement français devant l'oppression nazie. Et l'on comprend mieux combien l'expérience de la résistance a forgé l'intelligence en même temps que l'âme de Vercors.

Sans doute le philosophe qui chercherait à dégager la « doctrine » de Vercors se heurterait-il parfois à des maladresses d'expression et de pensée, à des truismes. Mais précisément, ce n'est pas sur ce plan abstrait qu'il faut la juger : *Plus ou moins homme* est un essai au sens même où *le Silence de la Mer* était une nouvelle. L'un et l'autre sont avant tout le témoignage d'une conscience. Et il est singulièrement émouvant de penser que, par un imprévisible concours de circonstances, le nom même de leur auteur est devenu anonyme et symbolique depuis qu'il fut porté par le plus glorieux maquis français.

Jean-Louis BRUCH

Olga LANG — *La Vie en Chine.*

(Hachette, Paris 1950, 287 pp.)

« Le progrès historique se paie toujours cher. L'établissement de l'ordre médiéval européen, le triomphe du capitalisme moderne, l'avènement de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, toutes ces transformations créatrices ont suscité d'amers combats et coûté d'innombrables souffrances. » Cette phrase liminaire du livre d'Olga Lang s'applique à la naissance de la nouvelle Chine.

Le XIX^e siècle a été pour le « Céleste Empire » d'une exceptionnelle sévérité. De toutes parts, de terribles coups. De la nature : les intempéries dévastatrices, les inondations, les famines ; des hommes : les guerres et les invasions, les convulsions intérieures, des maux sans nombre. En 1842, la guerre de l'opium, dans laquelle l'Angleterre est victorieuse. En 1895, la victoire japonaise, qui humilie si cruellement la fierté chinoise. En 1901, l'écrasement par la coalition occidentale, les U. S. A. arrivant à la rescousse, du soulèvement nationaliste et xénophobe des Boxers. Et les révoltes intestines, filles de toutes les défaites militaires sous tous les cieux du monde. En 1898, les vains efforts de réforme du jeune empereur Kuang Hsu, jeté en prison par sa toute-puissante tante, la nouvelle impératrice Tseu Hsi. En 1907, la création du parti révolutionnaire « Tung Meng Hui » avec son programme en trois points : « Nationalisme. Démocratie. Pain quotidien », des émeutes sans cesse renaissantes et chaque fois aggravées ; enfin l'explosion de 1911-1912,

d'où sort la République chinoise de Sun Yat Sen et dont les six premières années sont troublées par de multiples tentatives de restauration monarchique et autant de schismes fomentés par des généraux rivaux...

Dès 1917, il était clair pour qui voulait bien ouvrir les yeux que le parti fondé par Sun Yat Sen, le « parti du peuple », le Kuomintang, tournait ses regards vers les jeunes Soviets, et, de Canton, sollicitait leur aide et leurs conseils. En 1923, après un accord entre les deux gouvernements, l'U.R.S.S. n'envoyait-elle pas à Canton un représentant officiel, Borodin ? Et le Kuomintang ne puisait-il pas lui-même toute sa force dans ces unions paysannes qui, quelques années plus tard, en 1927, allaient compter cinq millions d'adhérents dans le Hunan, un million deux cent mille dans le Kwantung, un million sept cent mille dans le Hopeh et un million dans le Honan, au total près de neuf millions. De trois cent mille en 1922, les organisations syndicalistes ouvrières passèrent, en cette même année 1927, à plus de trois millions de membres. Un parti de pure obédience communiste fut fondé dès 1920 qui reçut aussitôt l'aide de la Russie soviétique et propagea avec une extrême rapidité son influence politique et culturelle. Libération à l'égard des étrangers, lisez : Européens et Américains, tel était le premier mot d'ordre.

La révolution de 1925-1927 n'eut, en fait, d'autre conclusion que la facile occupation de la Mandchourie par le Japon et la nécessité pour Chiang Kai Shek d'un compromis avec les communistes d'une part, avec les généraux de la Chine du Sud, de l'autre.

Au sortir de tant d'épreuves militaires, de tant de secousses intérieures, quel visage nous offre présentement la Chine ? C'est à cette question, si complexe et dont les éléments échappent à la plupart des Occidentaux — des Américains aussi peut-être — que répond Olga Lang dans cette enquête menée en profondeur, avec un remarquable souci d'objectivité. Longue étude poursuivie sur place à travers toutes les provinces et dans tous les milieux, toutes les classes : paysanne, ouvrière et bourgeoise, des villes et des campagnes.

Pour rendre plus sensible la révolution sociale, morale et politique qui a bouleversé, de fond en comble, la plus vieille civilisation du monde, Olga Lang retrace dans le premier tiers de son livre les lignes maîtresses du passé. Elle esquisse dans son ensemble et dans ses traits les plus caractéristiques la vie de la Chine d'hier, qui était restée fidèlement celle de jadis et de toujours : les rapports de la société et de l'Etat, la famille, sa structure et ses traditions séculaires, les relations à l'intérieur et à l'extérieur du clan, la position de la femme chinoise face à l'amour, au mariage, au concubinage, au divorce, celle des enfants devant le père dont l'autorité, comme chez le pater familias romain, allait jusqu'au droit de mort.

Le tableau qu'Olga Lang nous peint de la Chine de 1950 devient, par contraste, singulièrement révélateur. Par son ampleur et par la précision dans l'analyse des détails, il nous explique les grands événements contemporains dont la gestation a passé inaperçue des trop légers Occidentaux aveuglément attardés à leur conception d'une Chine figée dans l'immobilité sociale et demeurant étrangère à l'évolution dont l'univers était le théâtre.

Le livre d'Olga Lang est d'une trop dense matière pour que son contenu puisse se ramasser en d'étroites limites. Chacun des tableaux de la Chine ancienne esquissé aux premiers chapitres de l'ouvrage trouve ici sa réplique contemporaine dans une documentation recueillie aux sources mêmes, méthodique, impartiale et d'une extraordinaire richesse. Toute la Chine est sous nos yeux avec les problèmes qui la travaillent, les aspirations nouvelles qui la soulèvent, les combats qui se livrent en elle entre les survivances du plus lointain passé et les ferments impatients du présent : Chine rurale et Chine urbaine : traditions battues en brèche dans la famille d'aujourd'hui par une vision révolutionnaire des liens de parenté ; coopération du clan ; l'amour et le mariage ; l'autorité paternelle et maternelle ; les droits du travail...

Il n'est pas un seul des quinze chapitres de la seconde partie du livre d'Olga Lang dont la lecture ne soit du plus passionnant intérêt, mais il en est dont la signification est particulièrement importante pour la compréhension de la Chine d'aujourd'hui et de demain : ce sont ceux qui étudient, sur le vif, éclairé par des faits quotidiens, des anecdotes véridiques et saisissantes, le rôle de la jeune Chinoise dans la vie privée et dans la vie publique, l'attitude de la jeunesse des deux sexes vis-à-vis des « hommes et des femmes d'âge ».

En 1927, les trois quarts du personnel des tissages de Shanghai, des manufactures de tabac et d'appareillage électrique, pour ne citer que quelques industries, étaient des ouvrières. En faisant appel à la main-d'œuvre féminine, l'usine chinoise moderne a donc amené les femmes à disputer aux hommes la suprématie. Dans le même temps, en Chine comme partout ailleurs, celles-ci faisaient leur entrée dans les carrières libérales, dans l'administration, dans l'activité commerciale. Du même coup, elles prenaient position dans la vie publique et dans la vie politique.

C'est une femme, professeur, poète et meneuse révolutionnaire, la célèbre Ch'iu Chin, qui a joué l'un des premiers rôles dans les mouvements insurrectionnels de 1911, où elle a, d'ailleurs, donné sa vie pour la « cause » ; une autre encore, la « belle et douce » Sung Ching-ling, l'épouse de Sun Yat Sen. Au cours de l'explosion nationaliste de 1925-1927, ouvrières et paysannes se sont enrôlées en masse dans les syndicats les plus agissants, dans le Kuomintang ou le parti communiste. Des milliers d'entre elles ont trouvé la mort lors de la scission

du mouvement nationaliste et dans les journées de Canton. Ancienne étudiante de Paris et de Moscou, de famille opulente, Tsai Ch'ang, la seule femme du Comité Central du parti communiste chinois, accompagnée de cinquante jeunes camarades embrasées par la même foi, a suivi l'Armée rouge dans sa marche épique du Kiangsi, en Chine centrale, au Nord-Ouest. Les exemples accourent sous la plume d'Olga Lang, depuis Ting Ling, écrivain de grand talent, qui ne sortait de prison que pour reprendre le combat révolutionnaire, jusqu'à cette ouvrière tisseuse de Wusih, Liu Chien Hsien, qui, il y a quelque dix ans, dans le district soviétique du Nord-Ouest, occupait le poste de Directrice des Mines et Usines nationales et fut une manière de ministre d'Etat.

En 1910, quand le Mouvement de la Renaissance chinoise, connu aussi sous le nom de « Nouvelle Marée » livra l'assaut à l'antique statut de la famille, les femmes luttaient au premier rang. Et elles étaient en nombre dans les flots de la jeunesse estudiantine, lors des manifestations historiques du 4 mai 1916 contre le gouvernement réactionnaire de Pékin et contre le Japon. Elles, toujours, qui ont contribué, avec une énergie singulière, à soutenir les syndicats clandestins pendant les années où ils furent traqués, et à monter les grèves de tendance communiste, à Shanghai notamment, en 1930.

Les étudiants des Universités et des Ecoles Normales — 40.362, aux dernières statistiques dont a pu faire état Olga Lang — et le demi-million des lycéens ont joué un rôle essentiel dans la transformation profonde de la famille et de la société chinoises. Le choix de leurs lectures préférées est assez significatif. Si, des Brontë et de Jane Austen à Upton Sinclair et à Pearl Buck — bien entendu — la littérature anglo-saxonne garde encore une belle place, si *Werther*, par son romantisme, reste toujours en faveur, et la *Dame aux Camélias*, où l'aventure amoureuse de la courtisane s'associe à tant de souvenirs du roman chinois chantant, la « Marchande de Sourires », c'est aux Russes que revient la préséance, à ceux d'hier, Tolstoï et Dostoïevsky, mais surtout, surtout, à ceux d'aujourd'hui, Gorki et les romanciers soviétiques chez lesquels les étudiants et étudiantes trouvent romancés les problèmes qui sont aujourd'hui les leurs : le conflit des générations, la nouvelle morale familiale et sociale, l'antagonisme entre la non-résistance tolstoïenne et l'attitude révolutionnaire envers la vie.

Et quel sont les « grands hommes » aux yeux de cette nouvelle jeunesse ? Dès avant la guerre de 1937, le maître de jadis, le « héros » des temps passés, Confucius, ne figurait plus que sur le tiers des listes d'un référendum. En tête des idoles, Sun Yat Sen, dans les Universités d'Etat, et, dans les Universités chrétiennes, Chiang Kai Shek ; l'illustre patriote de la dynastie Sung ; le général Yueh Fei ; le fondateur de l'Empire, Ch'in Shih Huang-ti, des grands soldats contemporains : Tsai Tingkai,

le héros de Shanghai en 1932, Fu Tso-i, l'âme de la résistance au Japon en 1935 et 1936.

Les « hommes illustres » de l'étranger ? Les suffrages des étudiants chrétiens allaient à Lincoln, à Washington, à Napoléon ; les « dieux » des non-chrétiens s'appelaient, il y a trois ans, Marx, Lénine et Staline. Le trait marquant de la jeunesse chinoise cultivée, c'est en effet, son intérêt passionné pour les problèmes politiques et sociaux dont la solution commande son avenir. L'avenir de la Chine, par conséquent. Anciens fascistes du temps où Hitler et Mussolini avaient leurs admirateurs, socialistes modérés ou « avancés », communistes de stricte doctrine, tous se réunissent d'ailleurs, au coude à coude, dans un nationalisme intran-sigeant.

« La Chine, conclut Olga Lang, est en période de transition : inadaptée sur bien des points à la technologie moderne, sa culture est en retard sur le progrès matériel. Les souffrances de la guerre et de l'occupation se sont ajoutées à ces ferments de changement.

« Quelles que soient ses difficultés présentes, il existe de sérieuses raisons d'espérer en elle : de vastes ressources naturelles, un peuple plein de dons et de courage qui a su créer une des plus hautes formes de la civilisation, les éléments de la démocratie, profondément enracinés dans sa philosophie et sa vie quotidienne, l'étendue du mouvement progressiste depuis le début du siècle sont autant de signes prometteurs pour l'avenir.

« La Chine a besoin, pour être heureuse et prospère, d'assimiler aujourd'hui la culture étrangère. Et le monde a besoin d'elle pour porter la civilisation humaine au niveau le plus élevé. »

Armand RIO

Jules BERTAUT — *La Vie privée de Balzac.*

Collection : « Les Vies privées ». (Hachette, Paris 1950, 255 pp.)

Le centenaire du plus grand romancier de la littérature universelle — car le génie de Dickens est loin d'atteindre à l'ampleur et à la diversité de celui de Balzac — a suscité à travers le monde d'innombrables hommages et la bibliographie balzacienne s'est enrichie d'études générales ou de publications particulières qui resteront comme autant de précieuses contributions à la connaissance de l'homme et à l'intelligence de l'œuvre.

A côté du magnifique portrait, littéraire et psychologique, de Stéfan Zweig, dont le centenaire a provoqué l'heureuse réédition, des fouilleurs

d'archives de l'école de Le Nôtre ont amené au jour des trouvailles fort curieuses sur telle ou telle période de la vie tumultueuse de Balzac. C'est ainsi que M. Romain Guignard a eu la bonne fortune d'éclairer la genèse d'un des plus dramatiques épisodes de la *Comédie humaine*, cette *Rabouilleuse* qui est né d'un séjour, ou plutôt de plusieurs séjours du romancier dans une petite ville de l'Indre. Les recherches de M. Romain Guignard à Issoudun nous apportent de très suggestives révélations, tant sur les rapports de Balzac avec la société d'une province d'alors que sur la conception d'une œuvre qui est, avec le *Curé de Tours*, l'un des chefs-d'œuvre de l'art de la nouvelle.

Dans un livre d'une documentation très fouillée, mais dont la précision n'alourdit nullement un récit du plus vif agrément, M. Pierre Descaves vient de nous conter, dans *Les Cent Jours de M. de Balzac*, la dernière et douloureuse étape de sa vie, cette « Campagne de France du Napoléon des Lettres » de la fin du mois de mai 1850, — le retour à Paris en compagnie de Mme Hanska — à la nuit de la mort, le 18 août. Entre tant d'affirmations contradictoires sur cette ultime et tragique étape : le témoignage de Victor Hugo dans *Choses vues*, celui du premier en date des Balzaciens, le vicomte de Lovenjoul, la bouleversante accusation d'Octave Mirbeau dans *La 628-E8*. — « La vérité vraie est que Balzac est mort, abandonné de tous et de tout, comme un chien. » — M. Pierre Descaves fait le point avec une impartialité d'historien qui rend ses conclusions définitives.

Signalons encore la publication du tome IV des *Lettres à l'Etrangère*, — Mme Hanska — qui offre, plus encore que les précédents, un récit circonstancié, quotidien, de la vie et du travail de Balzac pendant les années 1846 et 1847.

Enfin, dans l'excellente collection *Les Vies privées*, la très remarquable biographie de M. Jules Bertaut. C'est un genre où est depuis longtemps passé maître l'auteur du *Napoléon aux Tuileries*, de la *Duchesse d'Abrantès*, du *Talleyrand*, de *Marie-Louise*, de *Madame Récamier*, du *Roi bourgeois* — Louis-Philippe intime — le peintre de tant de portraits de l'Empire, de la Restauration et de l'ère romantique.

La gageure semblait impossible de faire tenir dans le cadre étroit d'un seul volume une telle figure et une telle œuvre. Le grand talent de M. Jules Bertaut y a cependant réussi. Balzac revit ici tout entier, de ses années d'enfant taciturne et rêveur chez les Oratoriens de Vendôme, de ses luttes avec un père qui ne veut point entendre parler de littérature et entend vouer inexorablement au notariat un adolescent certain de sa gloire future — « Je serai un grand homme », répète-t-il sans cesse à ses sœurs — jusqu'à la suprême heure où le travailleur forcené succombe sous le poids des tourments sordides, terrassé par un labeur qui n'a sans doute pas eu son pareil dans l'histoire des lettres.

Tout Balzac est présent dans ce tableau d'une vie que brûle la fièvre de la création et que consume le feu du génie : le premier Balzac des romans populaires, qui fournissent de maigres ressources, au prix de nuits sans sommeil ; le Balzac « homme d'affaires », toujours malheureux, dont les rêves sombrent dans l'échec ou la faillite, un lourd boulet de dettes au pied et une meute de créanciers à ses trousses ; le Balzac amoureux, toujours insatisfait, toujours déçu dans la poursuite de son autre rêve, la Femme, depuis la chère *Dilecta* jusqu'à l'énigmatique polonaise ; le Balzac boulevardier ; fastueux même aux heures de détresse financière ; l'épicurien, le gastronome...

« Ma plus belle œuvre, c'est mon fils », disait le père Dumas. Quand on tourne la dernière page du livre passionné et passionnant de M. Jules Bertaut, on est tenté de conclure : « Le plus beau roman de Balzac, c'est sa vie. »
Armand RIO.

ROMANS — RECITS — NOUVELLES

Jean Jacques GAUTIER : *La Demoiselle du Pont aux Anes* (Julliard)

Jean-Jacques Gautier dresse ici une galerie des milieux de théâtre, de cinéma, de journaux et d'éditeurs de son temps. Il peint à cru « Robert Kemp à la voix de trompette bouchée », « Gabriel Marcel vieux petit chat moustachu aux airs penchés », « le bon géant Philippe Heriat, déménageur distant », « le brave Edmond See qui semble en parlant mâcher des méringues », « Fernand Gregh à la barbe frisottante et au crâne académique ». Il nous fait assister à une conférence de Jouvett aux Annales, à une interview de Paul Guth.

Au centre de ces personnages vrais, Jean-Jacques Gautier installe un personnage créé de toutes pièces, son héros, un auteur dramatique : Esmone Lauricoste. Son amour pour une fille veule de St Germain des Prés, la petite comédienne Manuelle Etchegora, le ravale au dernier degré de vertige du bourgeois fasciné par l'encanaillement, de l'homme de talent grisé par l'appétit de détruire sa machine créatrice et du quinquagénaire dévoré par le démon de midi.

Chronique, documentaire, galerie de portraits, Jean-Jacques Gautier brosse tout cela avec une fureur d'ouragan. Brisant les ronronnements habituels du roman, il mène son livre « à tombeau ouvert ». A l'époque du moteur à réaction il a voulu secouer ce vieux genre, le précipiter dans la vitesse, l'inonder d'oxygène liquide. Bref, l'empêcher, avant tout, de s'endormir de ce sommeil d'où on ne se réveille pas.

André DHOTEL : *L'Homme de la Scierie* (Gallimard)

Henri Chalfour, ouvrier dans une scierie est devenu amnésique à la suite d'une rixe. Ce personnage solide, puissant, amoureux de la solitude, étrangement familier avec les bois, les eaux et les plantes doit retrouver les images de son passé, qui se recompose comme un puzzle compliqué.

L'histoire s'ébauche sur les rives de la Haute-Seine, se poursuit en partie dans le Cotentin et se perd dans l'Atlantique, sur un bateau qui vogue vers l'Amérique où les frères Chalfour vont chercher l'aventure au milieu des événements les plus imprévus. Il y a ici des bagarres, des meurtres, des accidents. Mais le merveilleux est que les personnages savent la valeur d'une fleur et d'un rayon de soleil : ils écoutent leur cœur et la vie chanter au fond d'eux-mêmes.

Hervé BAZIN : *La Mort du Petit Cheval* (Grasset)

« La Mort du Petit Cheval » est la suite directe de « Vipère au poing ». Jean Rezeau, qui a dix-huit ans, a coupé les ponts avec sa famille. La nécessité fait de lui un terrassier, un valet de chambre, un chômeur, un camelot forain. Ces apprentissages de la misère sont contés avec un humour féroce. Mais le vrai drame de Jean Rezeau est un drame du cœur. « Aimer c'est abdiquer », disait-il à quinze ans et il prétendait s'avancer dans la vie, cuirassé de refus, « Vipère au poing ». Or, à dix-huit ans, il se trouve, quoiqu'il en ait, devant toutes les espérances. « Saura-t-il entrer dans le royaume de la terre ? », reconnaître le bonheur et surtout l'accepter ?

Trois femmes, également touchantes, quoique différentes, l'aident à franchir le difficile passage de la haine à l'amour et du refus de la vie à son acceptation. Dans le foyer modeste qu'il a construit, Jean Rezeau retrouve une âme par la paternité, rend le bien pour le mal et en tire fierté.

Georges NAVEL : *Parcours*. (Gallimard)

« Parcours » c'est le roman autobiographique d'un enfant d'ouvriers, né au début du siècle, et qui s'élève par ses propres forces, à travers maintes aventures, à la connaissance du monde, de la société et de soi-même. Son enfance, ses apprentissages, ses vaines tentatives pour adhérer de toute son âme à un parti politique qui satisfasse ses aspirations, son non-conformisme, notamment en matière de service militaire, son

installation dernière comme fermier dans le Midi, forment autant de tableaux d'une sobriété, d'une pudeur et d'une franchise incontestable. En même temps c'est la découverte des véritables nourritures terrestres, de la joie de vivre, d'exercer ses muscles, de nager et de dormir, mais aussi de manier la pelle, la pioche ou la lime. La sagesse, un peu teintée de résignation, à quoi l'auteur atteint au terme de son livre n'est pas celle qu'inspire une vue métaphysique de l'homme et du monde mais celle qu'enseignent « une existence lourde d'expérience, un itinéraire spirituel singulièrement âpre et vivant. »

PHILOSOPHIE — RELIGION — LITTERATURE

Dr. Alexis CARREL : *Réflexions sur la conduite de la Vie* (Plon)

Cet ouvrage est le fruit des réflexions des dernières années d'Alexis Carrel et en quelque sorte le programme d'une « Fondation française pour l'étude des problèmes humains » qu'il aurait voulu créer en France. Il part de cette idée qu'il y a un profond déséquilibre entre l'état des sciences physiques, chimiques, etc... et la science de l'homme qui, actuellement, envisage isolément les aspects de l'être humain sans pouvoir arriver à une synthèse. L'homme est un inconnu. Dans cet ouvrage, Alexis Carrel montre comment la civilisation moderne a dévié depuis la Renaissance pour arriver aux abstractions et aux idéologies du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

L'homme, à la différence des animaux, a perdu la science innée de l'univers et de lui-même. Son intelligence a tué son instinct. Il faut donc rechercher les lois fondamentales de la vie humaine et obéir à ces lois naturelles. L'ouvrage n'a rien d'abstrait. Il est écrit avec une grande clarté et une grande simplicité.

HISTOIRE — BIOGRAPHIES — SOUVENIRS

Honoré de BALZAC : *Lettres à sa famille* (Albin Michel)

Ce recueil précédé d'une importante étude de M. Walter Scott Hastings est en quelque sorte une auto-biographie. Les lettres publiées ici couvrent toute la vie de Balzac. La première que nous possédons de lui, à sa mère, est datée du 1^{er} mai 1809. Balzac avait alors dix ans et était élève au collège de Vendôme. La dernière est adressée à son beau-frère, en juin 1850, quelques semaines avant sa mort. C'est le roman de Balzac par lui-même que nous lisons, celui qu'il n'a pas écrit pour le public et que nous trouvons dans cette correspondance, parfois douloureuse, et

dont le ton reste toujours intime. C'est aussi une chronique des déceptions et des désastres que la famille de Balzac n'a cessé d'accumuler. On y trouvera bien autre chose encore. Ne serait-ce par exemple, que des tableaux d'intérieurs, des peintures du vieux Paris, où s'affirme déjà le génie descriptif de l'auteur de « La Comédie Humaine ».

Louis RENOU, de l'Institut : *La Civilisation de l'Inde Ancienne.*
(Flammarion)

L'auteur du présent ouvrage a visé à dresser, de manière succincte, un tableau des principaux aspects que revêt la société indienne au cours des siècles qui ont marqué son développement le plus significatif : c'est-à-dire, entre le début des Mauryas (IV^e siècle avant J. C.) qui figure le premier grand empire de l'Inde, et l'époque de Harsa (VII^e siècle après notre ère) qui est celle du dernier empire proprement indien, avant les invasions musulmanes.

Ces deux dates extrêmes enferment la majorité des œuvres d'art et des œuvres littéraires qui comptent la constitution des systèmes philosophiques, des disciplines techniques, la fixation de l'armature sociale : bref, tout ce qui fait de la civilisation indienne l'organisme hautement original qu'elle a été.

III
LETTRES, SCIENCES ET ARTS
EN HAITI

LA VIE ANIMALE DANS LES MERS HAITIENNES (*)

par Jacques Butterlin

La mer... combien de poètes en ont chanté, suivant leur inspiration, soit la beauté tranquille, soit la furie, soit l'immensité qui éveillait en eux le sens de l'infini. Bien peu, par contre, ont senti le frémissement de la vie des êtres innombrables qui peuplent les mers, les mers tropicales en particulier, animaux aux formes étranges, aux couleurs d'une richesse et d'une variété qui défient la palette d'un peintre et dont les batailles, les amours se déroulent dans un univers mystérieux où la lumière elle-même, trop indiscreète sans doute, pénètre difficilement.

L'absence d'une littérature consacrée à la vie dans les mers tient, sans doute à ce que, pour la plupart d'entre nous, la connaissance du domaine sous-marin est limitée à celle acquise en lisant le passionnant roman de Jules Verne : « Vingt mille lieux sous les mers ». C'est que l'homme est, par nature, peu adapté à l'exploration de ce domaine.

Savez-vous que, malgré cela, certains savants soutiennent, le plus sérieusement du monde, que nous descendons d'un animal aquatique et non d'un être arboricole. S'il est vrai que nos ancêtres étaient apparentés aux Sirènes, ils n'ont pas lieu d'être particulièrement fiers de leurs descendants, puisque l'homme est, avec le chameau (quelle fâcheuse rencontre), le seul mammifère qui ne nage pas spontanément. Il est vrai que les jeunes phoques, qui passeront la plus grande partie de leur vie dans l'eau, en ont une telle horreur que leurs parents doivent les entraîner de force dans leur milieu dit naturel.

.....

La faune marine est belle, abondante, variée, si abondante et si variée dans les mers haïtiennes que si je vous donnais simplement la liste des espèces qui la composent vous seriez tous partis vous coucher avant que j'ai achevé. Pour m'éviter une telle humiliation, je me con-

(*) Extraits de la conférence radiodiffusée prononcée le 21 mars 1950 par M. Jacques Butterlin, professeur de Sciences Naturelles à l'Institut français.

tenterai de vous parler de quelques animaux marins intéressants par leur allure ou par leurs mœurs.

Les premiers que je vous présenterai sont faciles à voir. Les uns se laissent, en effet, doucement bercer à la surface de la mer ou entre deux eaux ; les autres sont fixés sur le fond, mais n'ont pas besoin d'une grande profondeur d'eau pour se développer. Au premier groupe appartiennent les *Méduses* qu'en Haïti vous appelez *gratelles* ; au second les *Coraux* et les *Gorgones*, dont certaines sont appelées éventails de mer. Mais pourquoi vouloir parler en même temps d'êtres aussi différents ? C'est que les naturalistes, au risque de passer pour des fantaisistes, les ont placés dans un même groupe : les *Cœlentérés*. Je m'excuse d'employer ce mot barbare, mais c'est par l'emploi de tels termes que nous arrivons à faire croire que nous sommes très forts sur la question !

Tous les baigneurs connaissent les *Méduses*, les *gratelles*, même si, tels saint Thomas, ils ne croient qu'à ce qu'ils touchent. Car il est peu probable qu'ils n'aient touché une méduse et que ce contact ne leur ait laissé un souvenir, disons... cuisant. Aussi le terme de *gratelles* me paraît particulièrement imagé, comme c'est souvent le cas pour les mots ou expressions créoles. Mais ne soyons pas rancuniers et reconnaissons, de bonne foi, qu'à part cela, les *gratelles* sont de charmants animaux. Leur forme, leur taille, leurs couleurs sont souvent ravissantes. La plupart ressemblent à un chapeau chinois avec quatre longs bras autour de la bouche, d'autres ont une forme de boîte quadrangulaire, certaines ressemblent à un dé à coudre. Il en est de minuscules alors que d'autres atteignent 2m,30 de diamètre. Elles sont parfois incolores, transparentes, presque invisibles, parfois, au contraire, elles brillent de couleurs vives et irisées, qui miroitent au soleil. Elles se laissent mollement flotter à la surface, semblant prendre des poses alanguies comme les belles sur leur canapé, effectuant seulement quelques mouvements gracieux. Leur densité est peu différente de celle de l'eau qui constitue d'ailleurs 95% de leur corps gélatineux. Aussi un bel exercice de prestidigitation consiste-t-il à faire sécher une méduse au soleil ; elle y fond comme de la neige et disparaît comme le lapis cher aux illusionnistes. Les méduses détestent la solitude, elles vivent en bandes parfois de plusieurs millions d'individus et s'il n'est pas certain qu'une sardine ait bouché le port de Marseille, il est exact que les bandes de méduses peuvent freiner la marche d'un bateau. Il est peu recommandé, dans de telles circonstances, de prendre un bain, histoire de passer le temps, sous peine de succomber sous les multiples piqûres de ces redoutables armées.

Mais comment les méduses piquent-elles ? Grâce à de minuscules seringues à injection dont le simple frottement déclenche le fonctionnement automatique. L'animal ne les utilise qu'une fois, sans doute par souci hygiénique, et est équipé pour en fabriquer industriellement de nouvelles.

Les éventails de mer vous sont familiers. Sans doute en avez-vous arrachés aux rochers sur le haut fond des Iroquois ou ailleurs. Mais vous imaginiez-vous qu'il s'agissait d'un animal au squelette souple, formé de matière cornée ? Sans doute croyiez-vous avoir affaire à une plante, car d'après ces classifications commodes dont on abreuve notre enfance : « l'animal est un être qui peut se déplacer, la plante est fixée au sol ». Encore une illusion qui part... en même temps que les cheveux. Oui, ce sont bien des animaux, ou plus exactement des colonies de plusieurs milliers d'individus, chacun d'eux ressemblant à une houppe blanche sortant par un des multiples trous que vous voyez sur l'éventail et étendant ses huit bras au centre desquels se trouve la bouche.

Le *corail rouge* est un animal voisin, mais au squelette calcaire. Il vit dans la Mer Rouge et en Méditerranée et est très redouté des hommes. Ce n'est pas que ses piqûres soient particulièrement pénibles, mais les bijoutiers ont eu la malencontreuse idée d'utiliser l'axe du squelette pour fabriquer des bijoux. Vous, je m'adresse ici aux hommes, avez eu sans doute, comme moi, à souffrir de cet animal quand M. Mellerio, le joaillier de la rue de Paix, venu à Port-au-Prince avec les mannequins de la haute couture parisienne, a sorti devant nos yeux épouvantés un collier de corail de plusieurs centaines de dollars. Nos femmes ne paraissent pas, par contre, ressentir les mêmes impressions !

Les coraux d'Haïti ne sont pas tout à fait semblables. Ils n'ont pas huit bras mais un grand nombre, multiple de six. Tous ceux qui ont nagé au milieu des récifs coralliens ont dû être émerveillés par les indescriptibles mélanges de formes et de couleurs qu'ils offrent aux visiteurs. Ce sont eux qui symbolisent les mers tropicales. Mais quel est l'artisan de ces constructions multicolores qui couvrent six millions de km. carrés ? Pour le savoir, regardez un corail dans la mer. Par d'innombrables petites ouvertures vous verrez sortir des boutons blancs, de consistance gélatineuse, qui s'ouvrent en étalant leurs bras. Ce sont les constructeurs, travailleurs modestes, mais infatigables, au nombre de plusieurs milliers par mètre carré. Le récif constitue leur demeure et ils y sont liés entre eux par de multiples petits canaux qui assurent la distribution de la nourriture entre eux. Bien mieux, ils sont tous parents car ils descendent d'un même individu, le fondateur. Moins heureux qu'Adam à qui il a suffi de s'arracher une côte pour créer Eve, ce fondateur a dû se faire harakiri, se couper littéralement en deux, pour se créer un compagnon. Chacun a ensuite reconstitué la partie qui lui faisait défaut. Encouragé par le succès de l'opération, le fondateur l'a répétée, et sa moitié, au sens vrai du terme, l'a imité.

.....
Les coraux n'offrent pas seulement un attrait par eux-mêmes mais aussi par les animaux qui vivent au milieu d'eux. Il semble, que, comme

s'il s'agissait d'un bal costumé organisé à Cabane Choucouné, chacun ait voulu rivaliser d'élégance pour faire pâlir de jalousie ses voisins et voisines. Les coraux portent des fleurs à leur boutonnière, fleurs animées ou *anémones de mer*, sortes de coraux solitaires et sans squelette. Les poissons sont parés de brillantes couleurs qui semblent provenir de la palette d'un Gauguin : des rouges, des jaunes, des violets, des verts plus vifs les uns que les autres. Leurs formes sont aussi extravagantes : *Poissons-perroquets* qui portent bien leur nom avec leur espèce de bec et les couleurs bigarrées aussi brillantes que celles de notre Jacquot à plumes ; ils passent leur temps à croquer des bonbons, je veux dire des têtes de coraux ; *Poissons-lunes* dont le profil rappelle bien notre satellite et qui sont fortement aplatis ; *Hippocampes* à tête de cheval. Voilà certes des animaux que l'homme ne doit pas envier. Car dans la famille hippocampe c'est monsieur qui porte les futurs bébés, à l'intérieur d'une poche ventrale et si on en juge par le magnifique film que Jean Painlevé leur a consacré et que vous pourrez bientôt voir à l'Institut, l'accouchement est particulièrement pénible ; *Poissons porc-épics*, globuleux, couverts d'épines, et auxquels, par suite il vaut mieux ne pas se frotter ; *Demoiselles* au maintien réservé ; *Sergents* ainsi appelés à cause d'une rayure qui simule un gallon. Comme dans l'armée on appelle sardine un tel galon, ce n'est qu'un échange de bons procédés.

.....

Dans les creux des récifs vous apercevez des lances dressées et mobiles, qui se cassent facilement à l'intérieur de vos doigts si vous cherchez à les saisir. Ce sont des piquants d'oursins. Les *Oursins* ont aussi de magnifiques couleurs et ils sont bien curieux. D'aspect peu engageant avec ses épines qui le rendent semblable à un porc épic, l'animal est enfermé dans une boîte globuleuse, dont les ouvertures sont peu apparentes. La bouche est fermée par cinq dents blanches, portées à l'intérieur par une armature puissante en forme de lanterne vénitienne. Les oursins se déplacent en culbutant sur leurs piquants. Certains vivent enfoncés dans le sable. Ils n'ont pas de mâchoires, mangent de la vase, ce qui est très économique, et s'en portent fort bien. Rien ne vous empêche d'essayer, si le cœur vous en dit ! A défaut de vase, vous pouvez manger les oursins eux-mêmes. C'est un mets très apprécié dans le Midi de la France, les marchandes de « poissons » ont un coup de main bien à elles pour les fendre en deux et vous présenter la chair délicate et savoureuse représentée par... les glandes génitales, d'une belle couleur rose ou orangée.

Au voisinage des oursins, les spécialistes placent les *Etoiles de mer* qui vivent sur le sable où elles semblent aux enfants des étoiles tombées du ciel. Elles semblent incapables de se mouvoir, et cependant

elles se déplacent grâce à d'innombrables petits pieds-ventouses. L'Etoile de mer ne les utilise pas uniquement pour marcher ; elle s'en sert aussi pour ouvrir les coquillages avec un art que doivent lui envier bien des marchands d'huitres. Elle applique ses pieds-ventouses sur les deux valves de la coquille d'une huître par exemple et elle tire. La malheureuse huître bande ses muscles pour rester fermée, mais l'Etoile a toujours le dernier mot, soit que la traction déchire les muscles, soit que l'étoile de mer attende patiemment qu'ils se relâchent, fatigués. La coquille ouverte, l'Etoile de mer sort tranquillement son estomac au dehors, l'applique contre le corps de sa victime et la digère tranquillement toute vivante. Le repas achevé, l'Etoile rentre son estomac comme vous pliez votre serviette et part à la recherche d'une autre proie.

Dans le même groupe se placent également des animaux curieux qui ressemblent à un gros ver et qu'on appelle vulgairement concombres ou cornichons de mer. Ce sont les *Holothuries*.

.....

Plus extraordinaires encore sont les *Eponges*. Ces êtres multicolores aux formes et aux tailles si variées (certaines peuvent peser jusqu'à 150 livres) sont pêchées par les célèbres plongeurs ou plus prosaïquement par les scaphandriers. Vous pouvez en voir formant un revêtement violet, rouge, jaune ou bleu sur les récifs coralliens. Coupez une éponge de toilette en multiples petits cubes, enflez-les sur un fil de fer que vous fixez au fond de la mer et vous aurez quelques mois plus tard l'agréable surprise de pêcher autant de belles éponges que vous aurez immergé de petits cubes. Je ne vous conseille toutefois pas de vérifier ce merveilleux pouvoir de régénération des éponges sur celle de votre femme. Vous risqueriez une scène de ménage car la condition nécessaire pour que l'expérience réussisse est que l'éponge soit vivante et celle que vous achetez n'est que le squelette débarrassé de la matière organique par lavage à l'eau de Javel et séchage au soleil.

.....

Les Eponges sont donc des animaux, des animaux-plantes, comme on disait autrefois, mais ce sont des êtres sans organes apparents. Elles constituent de simples labyrinthes traversés sans cesse par un courant d'eau et où s'abritent des crevettes et des crabes. Elles ont toutefois un squelette, parfois calcaire, plus souvent silicieux ou corné. Il est parfois d'une finesse extraordinaire comme chez l'*Euplectelle* où il a la forme d'un manchon de lampe et semble avoir été tressé avec un fil de verre.

Coraux, Eponges, malheureux êtres fixés, regarderaient d'un œil mélancolique (s'ils en avaient un) les ébats des voyageurs de la mer et au premier chef des poissons. Ceux-ci sont si nombreux qu'il faudrait

une causerie entière pour vous les présenter, aussi me limiterai-je aux Requins et aux Poissons-volants.

Les *Requins*, je parle des poissons et non des financiers véreux, ont franchement mauvaise réputation. Les naturalistes, qui jouent les redresseurs de tort, vous diront qu'elle est un peu imméritée. Il y a bien, chez eux, comme hélas partout, quelques mauvaises têtes, tel un certain *Carcharodon*, des mers tropicales américaines, possédant la modeste taille de 10 mètres de long, dont la bouche est armée de dents triangulaires de plus de 7 cm de hauteur, et qui a un goût particulier pour la chair humaine. Tous les goûts sont dans la nature ! Toutefois, dans l'ensemble ce sont des animaux doux et paisibles. S'ils vous enlèvent un bras ou une jambe, c'est qu'ils étaient simplement mal disposés ce jour-là ou que vous les avez réveillés de façon brutale ! Certains spécialistes soutiennent même qu'on peut nager plusieurs kilomètres dans une mer infestée de requins dits « mangeurs d'hommes » sans aucun risque. Il est probable qu'ils n'ont pas essayé. En tout cas, la tentative vaut d'être faite ou refaite. Si elle intéresse l'un d'entre vous, je suis prêt à procéder au contrôle scientifique indispensable de l'expérience, à condition d'être installé sur le pont d'un solide bateau et muni de bonnes jumelles.

Il est certain qu'on a tendance à attribuer au requin tous les méfaits même ceux causés par d'autres, en particulier le *Barracuda*. Ceux d'Haïti sont peu redoutés, sans doute à cause de leur petite taille (moins d'un mètre). Mais il devient dangereux quand il s'agit d'une grande espèce, pouvant atteindre 2 mètres. Armé de dents tranchantes puissantes, d'une très grande voracité, il attaque avec une extraordinaire rapidité. Il ne semble pas s'acharner sur sa proie, mais sa première attaque est suffisante pour causer de graves blessures.

Après avoir procédé à la réhabilitation du requin, parlons de ses caractères. Il a très belle allure, son corps est remarquablement fuselé, sa queue puissante et souple. Malgré son squelette cartilagineux, peu rigide, il peut atteindre une vitesse de 70 km à l'heure « en pointe ». Il flâne toutefois volontiers et même s'arrête, comme le requin dormeur, connu sur les côtes haïtiennes. Certains ont une forme aberrante, tel le requin-marteau ainsi appelé non à cause d'une faiblesse particulière d'esprit mais parce que la forme de la tête rappelle un outil, les yeux étant portés à l'extrémité d'expansions latérales. Vous avez pu le voir car on le rencontre dans ces régions. Sa taille peut atteindre 5 mètres, ses dents sont petites et il n'attaque pas systématiquement l'homme. Mais, de temps à autre, il ne dédaigne pas un peu de chair humaine ne serait-ce que pour changer un peu son ordinaire.

La tête du requin porte cinq fentes respiratoires de chaque côté de la tête, ce qui le distingue de la plupart des poissons qui n'en possèdent

qu'une : l'ouïe. La bouche est une fente transversale, qui s'ouvre sous le museau très allongé. Aussi dit-on quelquefois que le requin doit se retourner pour attaquer. Il n'en est rien, sauf s'il veut mordre à un hameçon ou à un corps qui flotte. Il peut attaquer à 5 mètres des côtes, même si la profondeur de l'eau ne dépasse pas 1 mètre. Contrairement au Barracuda, il montre un remarquable acharnement dans ses attaques, car le goût du sang l'excite. Mais comme il redoute le bruit et les mouvements de l'eau il ne menace que rarement les groupes et les sauveteurs. Il voit mal et ne chasse pas à la vue comme le Barracuda, mais plutôt au goût. Aussi a-t-on utilisé pendant la guerre certains produits chimiques, tel l'acétate de cuivre, comme substances anti-requins. Les aviateurs et les marins américains susceptibles de tomber dans des mers à requins en étaient munis. La valeur morale du produit est probablement supérieure à son efficacité contre les redoutables poissons.

Les requins s'accouplent. Un lyrique naturaliste, Mr de Lacépède, a fait une description touchante de cet accouplement.

.....

Par un échange de bons procédés, il n'est pas surprenant que l'homme pénétrant dans la mer, les poissons cherchent à en sortir. C'est sans doute ce que se sont dit les *Poissons-volants*, curieux de savoir ce qui se passait au-dessus de la mer. Ce sont plutôt des Poissons-plâneurs. Grâce à leurs nageoires pectorales étendues, très larges, ils peuvent planer dans l'air pendant plusieurs centaines de mètres, sans que ce mode de déplacement ne semble leur servir à autre chose qu'à satisfaire leur curiosité. Ce sont aussi des poissons-marcheurs, tels les rougets volants des côtes haïtiennes qui se servent des rayons inférieurs de leurs nageoires pectorales pour s'appuyer et se déplacer à la manière des vergers landais sur leurs échasses.

Au cours de cette revue très limitée de la faune des mers haïtiennes, j'espère vous avoir convaincu de l'infinie capacité d'invention de la nature, manifestée par des réalisations si variées. Et si j'ai pu éveiller en vous le désir d'en apprendre davantage à ce sujet, lisez des ouvrages consacrés aux mœurs des animaux. Vous serez étonné par l'admirable perfection de certains instincts et la remarquable adaptation de divers dispositifs anatomiques à leur usage. Il y a certes, apparemment, quelques erreurs, mais elles sont infiniment plus rares que les réussites. L'Homme, dernier venu sur la Terre, a souvent la présomption des jeunes vis à vis des anciens ; il croit avoir tout inventé, alors qu'il n'a bien souvent fait que reproduire, d'instinct, des dispositifs qui existaient bien avant qu'il n'apparaisse sur le globe terrestre. Ces reproductions sont parfois bien grossières. L'aile de l'oiseau a encore de quoi faire rêver les aviateurs ! Le radar, lui-même, dont les inventeurs ont le droit d'être

fiers était connu par les chauve-souris depuis qu'il y en a, c'est-à-dire près de cinquante millions d'années !

Soyons modestes et apprenons à connaître nos frères inférieurs, car leur expérience est plus ancienne que la nôtre et nous pouvons beaucoup apprendre d'eux.

DECADE HONORE DE BALZAC

L'Institut Français d'Haïti a organisé, à l'occasion de l'année du centenaire de la mort de Balzac, une série de manifestations consacrées à la mémoire de l'illustre romancier. Voici le programme de ces cérémonies et commémorations qui se sont déroulées du 4 au 14 décembre :

Lundi 4 décembre, 4 h. 30 p. m. à l'Institut Français (Turgeau) : Ouverture de l'Exposition de livres. Le discours inaugural a été prononcé par Son Excellence Monsieur L. Chancel, Ambassadeur de France. Le Secrétaire et le Sous-Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale ont pris la parole. De son côté, M. Léon Laleau a parlé au nom de l'Association des Ecrivains Haïtiens.

Lundi 4 décembre, 7 h 30 p. m. au Pavillon des Beaux-Arts (Nan Palmiste) : Vernissage de l'Exposition d'Iconographie balzacienne, en présence des autorités universitaires et de la presse.

Lundi 4 décembre, 7 h. 30 p. m. sur les antennes du poste 4VBM : Au cours de l'émission intitulée « Fêtes de jadis », audition d'extraits de la « Comédie Humaine ».

Mardi 5 décembre, 8 h. p. m. à l'Institut Français (Turgeau) : Dans le cadre des « Mardis », conférence de M. Adrien Martin, professeur à l'Institut, sur Honoré de Balzac.

Jeudi 7 décembre, 8 h. p. m. au cinéma Montparnasse : Film tiré de l'Eugénie Grandet de Balzac.

Vendredi 8 décembre, 7 h. 30 p. m. sur les antennes du poste 4VBM : Emission consacrée à la vie et aux principales œuvres de Balzac.

Dimanche 10 décembre, 3 h. p. m. sur les antennes du poste 4VRW : Honoré de Balzac : Melmoth réconcilié.

Lundi 11 décembre, 7 h. 30 p. m. sur les antennes du poste 4VBM : Extraits des œuvres de Balzac, dits par Jean Debucourt, Pierre Renoir et Gérard Philipe.

Jeudi 14 décembre, Clôture des Expositions Balzac (Institut Français et Pavillon des Beaux-Arts).

*
* *

L'ouverture solennelle par M. Ludovic Chancel, Ambassadeur de France, de l'Exposition de livres avait attiré dans la salle de conférences de l'Institut une assistance nombreuse et brillante où l'on remarquait des

membres du Corps Diplomatique, de nombreux représentants de l'Université, de la Presse et du monde des Lettres, une grande partie des habitués des « Mardis » et beaucoup d'étudiants.

L'Ambassadeur parla le premier. Après avoir souligné l'importance des manifestations qui, dans le monde entier, ont célébré le Centenaire du génial romancier français, il s'est exprimé en ces termes :

« Qui n'a été à l'école de Balzac ? C'est un homme d'Etat haïtien qui posait, il y a quelques jours, cette interrogation. Remarque combien juste ! En Haïti — à maint égard province littéraire de la France — cet auteur est lu par tous. Il y a exercé une incontestable influence sur des écrivains tels que votre Fernand Hibbert. Il est à vous comme à nous. Son vaste génie a embrassé l'humanité qui, tout entière, s'est reconnue dans son œuvre — vertus et vices ; grandeur et misère. Il s'égale aux plus grands maîtres de toujours : Homère, Shakespeare, Cervantès, Molière, Goethe : voilà la lignée où il a une place d'honneur. Peintre minutieusement réaliste de la société française de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, mais aussi « visionnaire » puissant, il a créé des types aussi universellement valables que ceux de nos grands classiques du XVIIe siècle. Par les proportions comme par le contenu humain de sa production, c'est un géant dont la haute figure domine toutes les littératures. Il fait partie, selon le beau mot de Romain Rolland, de « nos compagnons éternels ». Français et universel — universel parce que Français, — il est une des plus belles incarnations de notre génie national. »

C'est ensuite M. Léon Laleau qui, au nom de l'association des Ecrivains Haïtiens, apporte à l'auteur de la Comédie Humaine un tribut d'admiration dont nous extrayons le passage suivant :

« Forte d'encolure, comme lui, et comme lui, expansive, exubérante, témoignant d'une volonté obstinée, d'une énergie indépassable, d'un sens jamais sclérosé de la réalité, son œuvre empoigne la vérité au collet, se rit du temps et défie le calendrier. Et, dans sa course effrénée et fluviale, elle ne laisse rien sur les rives. Aussi ne charrie-t-elle pas que de l'engrais.

« De petites âmes délicates et moutonnières, pour qui la phrase doit chanter comme une vieille romance, et l'épithète, se glisser, sagement, à sa place réservée, bêlent qu'il écrit mal. Comment ne s'offusqueraient-elles pas de cette forme vigoureuse, fiévreuse, multiple, saccadée, pleine de sève et de sang, qui rudoie la règle, bouscule les traditions, violente le poncif, s'acoquine au baroque, chiffonne le tabou ; et dont, à de certaines heures, le déroulement a des halètements d'hypertendu, et le souffle, la puissante accélération de celui des batteurs de records, juste après l'ultime, le victorieux effort.

« Balzac a sa manière. Elle est à la taille de son tempérament, à la mesure de son génie. Elle ne saurait s'inscrire au menu de ceux qui s'adonnent aux vertus précautionneuses du style et suivent pointilleusement leur régime de dyspeptique.

« Et lorsque le grand écrivain avance qu'il n'y a, à Paris, que trois hommes qui sachent leur langue, Hugo, dont il étrilla l'Hernani, Gautier et lui, c'est vrai.

« Et il n'excède pas, non plus, la vérité à affirmer, avec cette candeur du génie et cette naïve confiance du prophète, chez Madame Dourmec, à Montreuil :

« — Dans cinq cents ans, dans deux mille ans, quand on voudra connaître la Société Française sous l'Empire, pendant la Restauration, en cet infâme Gouvernement de Juillet, les érudits, les archéologues, n'auront qu'à lire mon œuvre.

« C'est que cette œuvre où, de son propre aveu, il a engouffré les grands événements de sa vie — et j'ajoute : de son époque aussi — cette œuvre déborde les frontières du genre et incorpore à son domaine la Science et peut-être aussi l'Histoire, l'Histoire, ce roman qui a été, pour reprendre la moitié d'un mot des « frères siamois de l'écriture artiste ».

« Si puissante est cette tragédie humaine — beaucoup l'appellent ainsi — et, à ce point, universelle, que l'humanité, aujourd'hui, sans risquer la moindre escroquerie, n'hésite pas à en partager la gloire avec la France. La cérémonie de ce soir, entre tant d'autres de même qualité, en témoigne, où j'ai la redoutable mission, au nom de l'Association des Ecrivains Haïtiens, de me découvrir devant la mémoire du monstre shakespearien...»

Enfin M. Pradel Pompilus, Sous-Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale et le Docteur William Théard, Ministre de l'Education Nationale et de la Santé Publique, vinrent associer le Gouvernement de la République d'Haïti à l'hommage rendu à Balzac. M. Pompilus insista surtout sur la puissance créatrice de l'écrivain :

« Le caractère du sentiment que le public professe à l'égard des écrivains varie suivant la nature des œuvres dues à ces derniers. Si un certain attrait porte les lecteurs vers les penseurs, les ingénieux constructeurs de théories et de système, s'ils éprouvent du plaisir en compagnie des écrivains habiles à manier des mots et à découvrir des expressions imprévues, s'ils connaissent un certain ravissement à se laisser emporter vers les splendeurs du passé et de l'inconnu avec les auteurs qui sont doués d'une imagination riche, c'est une admiration mêlée de respect qu'ils vouent aux créateurs de types, aux auteurs dramatiques et aux romanciers qui ont eu le pouvoir bien rare de donner la vie à

des personnages universels. Cette vénération particulière s'explique aisément. C'est que de tels écrivains participent en quelque sorte d'un privilège que de tous temps l'humanité a reconnu à Dieu seul, le privilège de la création. Même, ils parviennent à défier le Créateur : en ramassant et en condensant dans le même personnage les traits divers par lesquels se manifeste un vice ou une qualité, ils réussissent à donner naissance à des êtres plus robustes que ne le sont les êtres réels, doués d'une vie plus puissante, des êtres vraisemblables pourtant, impressionnants grâce à leur proportion gigantesque, et dont la colossale stature s'impose d'une façon définitive à votre mémoire quand on les a approchés une seule fois. Tels sont Tartuffe, Cléopâtre, Othello, Harpagon, Grandet, Julien Sorel. Parmi ces artistes créateurs, Balzac est précisément l'un des plus féconds, celui dont le génie enfanta peut-être le plus grand nombre de types inoubliables : Goriot, Rastignac, Grandet, le baron Hulot, Philippe Bridau. Peu d'écrivains en tous cas ont peint leurs personnages avec un relief aussi saisissant, des lignes aussi nettes, peu les ont dotés d'une puissance de vie aussi impressionnante...»

Après s'être défendu de « braconner sur les chasses réservées des conférenciers de la décade balzacienne », le Docteur Théard, s'élevant à des considérations plus générales, poursuit ainsi :

« Notre rôle n'est point de faire une conférence ni même une causerie à l'occasion de l'inauguration de cette décade consacrée au souvenir d'Honoré de Balzac. Notre rôle est plutôt d'apporter à l'Institut Français d'Haïti le message de félicitations et d'encouragement du Département de l'Education Nationale et du Gouvernement de la République pour son heureuse initiative de magnifier le souvenir d'un grand romancier français qui est infiniment cher à tous les Haïtiens et à juste titre.

« Comment ne profiterions-nous pas de cette heureuse occasion pour remercier publiquement l'Institut Français d'Haïti pour son effort constant, sa persévérance à conserver, fortifier, propager, chaque jour davantage parmi nous, la science et la pensée françaises, la langue française que nous aimons tant, notre langue nationale.

« Comment n'aimerions-nous pas la langue française ? Elle a bercé sur les genoux de nos mères nos premiers sommeils d'enfants. Elle a révélé à nos esprits, vierges encore, les premiers rudiments du Savoir ; elle nous a appris plus tard à franchir les arcanes difficiles des hautes connaissances ; elle a inculqué, dans nos esprits et dans nos cœurs, les mots sublimes de : Liberté, Egalité, Fraternité. Elle est la langue de ce grand peuple, toujours à l'avant-garde des idées généreuses, peuple qui, opposé à la dictature par amour pour la justice, proclame qu'il « vaut mieux perdre des colonies pour sauver un principe » et gagne ainsi l'admiration et l'affection du peuple haïtien tout entier.

« La langue française vivra toujours tant qu'il y aura sur terre pour la propager les œuvres immortelles d'un Balzac, tant qu'il y aura sur terre un être humain qui pense, car la France restera pour toujours la patrie intellectuelle de tout homme civilisé ».

A la suite des personnalités officielles, le public s'attarda longuement dans la salle d'Exposition de l'Institut où il put examiner des centaines de volumes de ou sur Balzac.

Mais c'est au Pavillon des Beaux-Arts dirigé par M. G. Ramponneau, l'artiste haïtien bien connu, qu'était concentrée la partie la plus intéressante et la plus volumineuse de l'exposition Balzac. Des photos, des livres, des documents, en un mot une très riche et très vivante iconographie balzacienne.

Après un court passage au buffet où des rafraîchissements étaient servis à un public qui l'avait bien mérité en cette chaude fin d'après-midi, chacun s'en fut faire le tour de l'exposition.

C'est surtout le public des jours qui suivirent cette inauguration qui put nous renseigner sur le succès réel de l'exposition Balzac. La qualité et le nombre de l'assistance fut en effet un précieux encouragement pour les organisateurs.

* * *

Au Lycée Pétion.—

Le plus ancien des lycées de Port-au-Prince a tenu à s'associer à l'hommage rendu au grand romancier par l'Institut Français et l'Association des Ecrivains Haïtiens. Jeudi 14 décembre à 5 h. de l'après-midi, M. Ulysse Pierre-Louis, professeur de rhétorique au Lycée Pétion a prononcé, dans le grand hall de l'établissement, une conférence sur la Vie et l'Œuvre d'Honoré de Balzac. Après cette brillante causerie, solidement documentée, alerte et vivante, fut projeté le film du centenaire, prêté par l'Institut français.

M. Pradel Pompilus, Sous-Secrétaire d'Etat à l'Education Nationale, avait tenu à honorer de sa présence cette manifestation.

QUELQUES LIVRES

E. Louis VERNET — *Les Naïfs*

(Imprimerie du Commerce — Port-au-Prince — (s. d.) 62 pp.)

Un sous-titre nous avertit que ce conte est « basé sur de vieilles réalités haïtiennes et d'authentiques histoires de fouilles d'argent ». Il s'agit de l'aventure d'une pauvre et trop crédule mère de famille dont un « gangan » (sorcier charlatan) extorque les maigres économies en lui faisant accroire que sa maison recèle une jarre pleine de pièces d'argent. L'auteur montre par de copieux appendices que de telles pratiques étaient naguère fréquentes en Haïti, et il fait à ce sujet l'historique d'un procès qui fit quelque bruit en 1924. Toutes les polices européennes connaissent l'escroquerie « au trésor espagnol ». Autres climats, mêmes mœurs.

R. O.

Carlos SAINT-LOUIS et Maurice A. LUBIN :

Panorama de la poésie haïtienne

Collection Haitiana. Ed. Henri Deschamps. Port-au-Prince 1950 (635 pp.)

Tous ceux qui s'intéressent à la littérature haïtienne sauront gré aux auteurs de cette anthologie de leur avoir fourni un précieux instrument de travail. De Dupré dont les œuvres sont contemporaines de la proclamation de l'Indépendance jusqu'à certains des plus jeunes des jeunes auteurs d'aujourd'hui, 150 poètes y sont représentés.

Le choix des pièces qui nous sont offertes est généralement judicieux. Il faut savoir gré aux auteurs de n'avoir pas trop insisté sur ce qu'ils appellent « La première période de la poésie haïtienne », puisqu'en ce temps peu d'œuvres vraiment originales ont vu le jour et que le livre est destiné bien plus au grand public qu'aux érudits. On pourrait peut-être leur reprocher d'avoir mesuré un peu arbitrairement la place accordée à chacun et aussi quelques omissions (je regrette pour ma part de ne pas trouver dans cet ouvrage un seul texte de Roland Dorcely). Mais ce sont là querelles de détail.

R. O.

(*) Les auteurs sont priés d'adresser directement à l'Institut français les ouvrages dont ils désirent faire rendre compte dans cette rubrique.

IV

CHRONIQUE

A l'Ambassade

SEJOUR DU GENERAL J. L. MURTIN

A l'occasion de la prestation de serment de Monsieur Paul E. Magloire, Président de la République d'Haïti, le Gouvernement français a délégué à Port-au-Prince une Ambassade spéciale dirigée par S. E. M. Ludovic Chancel, Ambassadeur de France. C'est le général de Division aérienne Jacques Louis Murтин qui représentait l'armée française au sein de cette mission.

Ce prestigieux soldat, titulaire de nombreuses citations, héros des campagnes de Tunisie et d'Allemagne, à deux reprises grièvement blessé en service aérien, est actuellement Attaché Militaire de l'Air auprès de l'Ambassade de France de Washington.

Contraint par ses hautes fonctions de quitter Haïti au lendemain des solennités qui se sont déroulées en cette première semaine de décembre, le Général Murтин a emporté le meilleur souvenir de son trop bref séjour à Port-au-Prince.

A l'Institut

LES MARDIS RADIODIFFUSES

Voici la liste des conférences publiques prononcées à l'Institut français au cours du premier trimestre de l'année universitaire 1950-51.

- 21 novembre. — M. Gabriel Imbert, lauréat de l'Académie Française : « Trois Amphitryons » (Plaute, Molière, Giraudoux).
- 28 novembre. — M. Eric Neff, Directeur de l'Institut Haïtiano-Américain de Port-au-Prince : « Une constellation littéraire de la Nouvelle-Angleterre : (H. Melville, N. Hawthorne, H. James) »
- 5 décembre. — M. Adrien Martin, Professeur à l'Institut Français d'Haïti : « Concurrence à l'état-civil ou Imitation de Dieu le Père ? » (dans le cadre de la décade Balzac).

12 décembre. — M. Claude Albert Delaplace, publiciste : « Journalisme et Information. »

A l'issue de ces conférences les films documentaires suivants ont été projetés :

- « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ».
- France quatre-saisons.
- Balzac (film réalisé pour le centenaire)
- L'Ile Saint-Louis.

*
* * *

Auteur de pièces originales et d'adaptations de tragédies antiques, metteur en scène, animateur de compagnies dramatiques, M. Imbert est avant tout un homme de théâtre, mais chez lui le spécialiste ne prend jamais le pas sur l'humaniste. C'est pourquoi les vues originales et nuancées qu'il apporta sur les trois Amphitryons les plus célèbres de la littérature furent particulièrement goûtées de son nombreux auditoire. Trois des meilleurs collaborateurs de M. Imbert à la Société Nationale d'Art Dramatique : Mlle Denise Pétrus, MM. Lucien Lemoine et Edouard Dupont illustraient fort agréablement cette causerie par l'interprétation de quelques scènes de Plaute, de Molière et de Giraudoux.

*
* * *

M. Eric Neff avait joué la difficulté en nous entretenant des trois écrivains américains qui par la nature de leur génie et les caractères de leur formation sont peut-être les plus difficilement accessibles à un public non initié aux traditions puritaines de la Nouvelle-Angleterre. Il s'est tiré à son honneur de cette gageure grâce à ses qualités de philosophe et d'« honnête homme ». L'aisance avec laquelle il manie une langue qui n'est pas la sienne lui valut l'admiration de tous et l'envie de plus d'un.

M. Simon Lando avait présenté le dynamique Directeur de l'Institut Haïtiano-Américain en une improvisation dont nous extrayons le passage suivant :

« Né à Paris, après avoir connu une enfance voyageuse, en Europe occidentale (Angleterre et Suisse), il s'inscrit à Harvard. Alors qu'il est encore aux confins de l'Ecole et de la « vie engagée », la seconde guerre mondiale le dispense de toute décision et fait de lui un marin américain perdu dans les brumes des Iles Aléoutiennes. La paix le ramène, sou-

riant et aimable comme devant, à New-York. Le plus pressé lui paraît d'éluider encore l'entrée dans le chemin à sens unique qu'est une carrière définitive. Il retourne en Europe (1947-1948), non pas par hasard, cette fois, mais par volonté et choix. Le voilà sur les bancs de l'école, à nouveau étudiant à la Sorbonne. Quand il revient à New-York, c'est pour peu de temps car le State Department lui confie, en juin 1949, la direction de l'Institut haïtiano-américain. Il est jeune, doué, enthousiaste et passionné avec bonheur de littérature et d'art. Après de longues errances. Haïti a su le retenir. Sa figure juvénile, son regard clair, sa haute stature, l'élégance de son enseignement sont désormais familiers aux connaisseurs de Port-au-Prince. Etudiants, intellectuels et artistes s'accordent à reconnaître avec plaisir en lui un guide sûr. Il les conduit dans le splendide jardin des Lettres anglaises avec d'autant plus d'aisance que ses voyages ainsi que sa grande familiarité avec notre langue et nos Lettres prêtent à son esprit ce tour électrique, cette variété, cette sûreté de goût, ce sens des nuances qui sont, — ou du moins devaient être — la marque de « l'honnête homme » du vingtième siècle.»

Tel est Monsieur Eric Neff.»

*
* *

Faire une conférence pleine d'une patiente érudition en la mêlant perpétuellement d'une sorte d'humour qui semble se moquer un peu du sérieux du sujet et perpétuellement sourire de lui-même, voilà comment M. Adrien Martin avait compris son rôle au milieu des fastes officiels qui ont marqué la décade Balzac. Mais si la tradition du « canular » est bien du type d'homme que représente le professeur de lettres de l'Institut, et si le titre qu'il avait donné à sa conférence semble s'y rattacher, c'est tout de même sous un angle très neuf qu'il analyse les ressorts de l'action et des personnages dans la comédie humaine.

Et, mon Dieu, si, en concluant, il s'est lui-même accusé de n'avoir « pas traité le sujet », personne ne s'en est plaint.

*
* *

Bien qu'il offre lui-même tous les caractères sympathiques — et ceux-là seulement — de ce type créé par la littérature populaire et le cinéma, M. Claude Albert Delaplace a fait justice avec beaucoup d'esprit de la légende qui fait du journaliste un jeune premier un peu Don Quichotte et un peu gangster, un peu Don Juan et un peu détective. Il a évoqué en termes justes et mesurés les grandeurs et les servitudes de cette noble profession trop souvent décriée parce que mal connue. Un abrégé de l'histoire de l'information (du coureur de Marathon à

l'équipe française de la B. B. C.) présenté avec beaucoup de verve et d'humour était néanmoins riche d'enseignements même pour des auditeurs avertis. Le conférencier a eu aussi le mérite d'exposer avec franchise et impartialité, certains problèmes comme celui des rapports des puissances d'argent et de l'information que d'habitude on dissimule sous un voile pudique ou dont la passion partisane fausse les données.

CONFERENCES EN PROVINCE

Cap-Haïtien : —

Le 18 novembre, M. Paul Moral, professeur à l'Institut Français d'Haïti, a prononcé une conférence sur le sujet suivant :

« La France d'une guerre à l'autre : 1919-1939 ».

Le lendemain, dans la même ville, son collègue M. Jacques Butterlin a entretenu le public de :

« La vie animale dans les mers haïtiennes ».

Des films documentaires français ont été projetés après ces causeries : Haute-Seine et la Cathédrale.

Les Gonaïves : —

Le 2 décembre, M. Paul Moral a pris la parole au local du cercle « Gonaïviana » sur le sujet :

« La France d'une guerre à l'autre : 1919-1939 ».

Le 3 décembre, M. Jacques Troué, professeur de mathématiques à l'Institut Français était l'hôte du Cercle du Commerce et entretint ses nombreux auditeurs de :

« La conquête de l'espace : tentative millénaire, réussite fulgurante ».

« Pilotage sans visibilité » et « Haute-Seine », telles furent les deux bandes documentaires projetées à la fin de ces deux réunions. Un hebdomadaire des Gonaïves, *Artibonite-Journal*, a consacré à la visite de ces deux professeurs un long et émouvant article.

UNE CONFERENCE A PORTO-RICO

M. Philippe North, professeur de Philosophie à l'Institut Français d'Haïti, revenant de France où il avait passé quelques semaines de congé, a fait une escale de deux jours à Porto-Rico, et a profité de ce bref séjour pour faire, le 27 octobre, sous l'égide de l'Alliance Française, une conférence intitulée :

« Le climat intellectuel de la France d'après-guerre ».

EXPOSITIONS

Nous rendons compte, par ailleurs, des expositions organisées par l'Institut dans le cadre de la décade Balzac.

Les locaux de la rue Charles Summer avaient précédemment abrité une exposition de variétés consacrée cette fois au métropolitain, aux cafés de Paris et à la mode.

DEUXIEME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE L'ABBE GREGOIRE

Le bi-centenaire de la naissance de l'illustre conventionnel a été célébré avec éclat à Paris, le 4 décembre.

Une importante manifestation fut organisée au Conservatoire des Arts et Métiers sous la présidence de M. P. O. Lapie, ministre de l'Education Nationale. Après le Grand Maître de l'Université, de hautes personnalités prirent la parole, en particulier M. René Cassin, vice-Président du Conseil d'Etat ainsi que M. P. Grunbaum-Ballin, Président de la Société des Amis de l'Abbé Grégoire.

A Port-au-Prince, S. Exc. M. Ludovic Chancel, dans un discours prononcé à l'inauguration de la décade Balzac qui avait lieu ce même 4 décembre, n'a pas manqué de souligner l'importance de cet anniversaire et de rappeler que la mémoire de l'Abbé Grégoire est aussi chère au cœur des Haïtiens qu'à celui des Français.

TABLEAU DES ENSEIGNEMENTS DONNES PAR LES MEMBRES
DE LA MISSION UNIVERSITAIRE FRANÇAISE

(Institut Français d'Haïti)

Année Universitaire 1950-1951

Les cadres enseignants de l'Institut Français d'Haïti sont constitués par les professeurs suivants :

- M. Simon B. LANDO — Agrégé de l'Université, Maître de Conférences à l'École des Hautes Etudes (Sorbonne), Directeur de l'Institut Français.
- M. Jacques TROUE — Agrégé de Sciences Mathématiques, Ancien élève de l'École Normale Supérieure de St. Cloud.
- M. Jacques BUTTERLIN — Agrégé de Sciences Naturelles, ancien élève de l'École Normale Supérieure de St. Cloud.
- M. Adrien MARTIN — Licencié ès-lettres, Diplômé d'Etudes Supérieures.
- M. Philippe NORTH — Licencié ès-lettres (Philosophie), Diplômé de l'Institut d'Ethnologie.
- M. Paul MORAL — Professeur certifié d'Histoire et de Géographie, Ancien élève de l'École Normale Supérieure de St. Cloud.

PROGRAMME ET HORAIRE DES COURS

- I. F. : Institut Français
F. D. : Faculté de Droit
F. M. : Faculté de Médecine
E. P. : Ecole Polytechnique
E. N. S. : Ecole Normale Supérieure
I. E. : Institut d'Ethnologie

LUNDI

- à 7 h. 30 (E. P.) — Analyse ; M. Troué
à 8 h. (E. N. S.) — Grec : auteurs du programme et grammaire historique ; M. Lando
à 8 h. (E. N. S.) — Histoire ancienne : De la fin des temps homériques à la Grèce classique ; M. Moral
à 8 h. (E. N. S.) — Analyse ; M. Troué
à 9 h. (E. N. S.) — Géographie physique : l'érosion du sol, et particulièrement dans la zone tropicale ; M. Moral
à 10 h. (E. N. S.) — Pédagogie des mathématiques ; M. Troué
à 17 h. 15 (I. F.) — Géographie humaine — Les différentes structures agraires dans le monde ; M. Moral
à 18 h. 15 (I. F.) — Beaumarchais : Le Mariage de Figaro et la Comédie en France au XVIIIe siècle ; M. Martin

MARDI

- à 7 h. 30 (E. P.) — Analyse ; M. Troué
à 8 h. (E. N. S.) — Exercices pratiques de latin ou de français ; M. Martin
à 8 h. (E. N. S.) — Histoire du Moyen-Age : la fin du Moyen-Age et les débuts des Temps Modernes ; M. Moral
à 8 h. 30 (E. P.) — Analyse ; M. Troué
à 9 h. (E. N. S.) — Latin : auteurs du programme et questions d'histoire littéraire ; M. Martin
à 10 h. 30 (E. P.) — Compléments d'analyse ; M. Troué
à 17 h. (I. F.) — Introduction à la Philosophie ; M. North
à 18 h. (I. F.) — Cours de diction française et d'art dramatique ; M. Imbert
à 18 h. 15 (I. E.) — Anthropologie : Le problème des races ; M. North

MERCREDI

- à 8 h. (E. N. S.) — Philosophie générale ; M. North
à 9 h. (E. N. S.) — Philosophie générale ; M. North
à 11 h. (F. M.) — Embryologie générale ; M. Butterlin
à 17 h. (I. F.) — Questions de littérature française contemporaine (Poésie — Théâtre — Roman) ; M. Martin
à 18 h. (I. F.) — Géologie de la République d'Haïti ; M. Butterlin
à 19 h. 15 (F. D.) — Sociologie ; M. North

JEUDI

- à 9 h. 30 (E. P.) — Géologie générale et appliquée ; M. Butterlin
 à 11 h. (E. P.) — Géologie générale et appliquée ; M. Butterlin
 à 17 h. (I. F.) — La Troisième République Française et l'« entre-
 deux-guerres » ; M. Moral
 à 18 h. (I. F.) — L'Art français au XVIIe et au XVIIIe siècles
 (avec projections) ; M. Moral

VENDREDI

- à 8 h. 30 (E. P.) — Philologie : Ancien français ; M. Martin
 à 9 h. (E. N. S.) — Latin : grammaire historique ; M. Martin
 à 9 h. (E. N. S.) — Philosophie : Exercices pratiques ; M. North
 à 10 h. (F. M.) — Zoologie générale ; M. Butterlin
 à 11 h. (F. M.) — Physico-chimie de la cellule ; M. Butterlin
 à 17 h. (I. F.) — Notions de linguistique générale avec application
 au créole haïtien ; M. Lando
 à 18 h. 30 (I. F.) — La poésie française au XIXe siècle : le Parnasse
 et le Symbolisme ; M. Lando.

HORAIRE DES COURS PUBLICS

Professeurs	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi
Simon B. Lando					5 : 15 (IF) 6 : 15 (IF)
Jacques Butterlin			6 : 30 (IF)		
Adrien Martin	6 h. (IF)		5 h. (IF)		
Philippe North		5 h. (IF) (6 : 15 (IF))			4 h. (IF)
Paul Moral	5 h. (IF)			5 h. (IF) 6 h. (IF)	
Gabriel Imbert		6 h. (IF)			

'Paludrine'

En vente dans toutes les Pharmacies
ou voyez

TRANSWORLD TRADING

Rue du Quai
Phone 3734



L
E
M
E
I
L
L
E

Manufacturé par Imperial Chemical
(Pharmaceuticals) LTD. Angleterre

UR PRODUIT ANTI-PALUDEEN

Pièces de Rechange
Voitures 6 & 8
Cylindres



Garage 1ère Classe
Station - Wagon
Pick - Ups

HAITI MOTORS S. A.

Grand'Rue

Phones : 3134 - 2772

Camions de toutes sortes

Tracteurs et Charrues

RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

**Port-au-Prince
Tel. 2756**

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

**ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)**

**FREMY SEJOURNE
(1889-1937)**

**RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)**

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

FIS HER ART & CURIO SHOP

53 - 55 RUE DU QUAI

TELEPHONE : 3145

**PARFUMERIE FRANÇAISE
ARTICLES EN ACAJOU, SISAL, ECAILLE
VINS ET COGNACS FRANÇAIS**

10 raisons

D'ACHETER UN Réfrigérateur WESTINGHOUSE

- 1 — Il réduit vos dépenses.
- 2 — Il congèle plus vite.
- 3 — Il rafraîchit les légumes.
- 4 — Il conserve la viande.
- 5 — Il a une capacité plus grande.
- 6 — Il vous donne le « Froid Plus Froid ».
- 7 — Il a beaucoup d'autres avantages.
- 9 — Il est d'un fonctionnement sûr.
- 9 — Il est construit pour durer.
- 10 — Il est entièrement garanti.

*Une visite à notre magasin vous
exposera toutes les autres raisons d'acheter
un réfrigérateur Westinghouse.*



BOUCARD & CO
Port-au-Prince, Haïti

LES COURS DE GRAMMAIRE

par Claude Augé

qui sont adaptés au Pays

sont maintenant édités par la Maison

HENRI DESCHAMPS

Port-au-Prince.

F. G. NAUDE
Dépositaire de Produits
de qualité

Cable : NODECO

P.O.B. A-147
PORT-AU-PRINCE, HAITI
TELEPHONE 3723 - 2175

LA VOITURE DE L'« EPOQUE » « CITROEN »

Une merveilleuse stabilité et une excellente suspension — une aptitude sans pareille à prendre les virages sans « roulis » et sans risque de dérapage — une direction précise et sûre — des accélérations vigoureuses — des freins hydrauliques progressifs et puissants...

Une carrosserie TOUT-ACIER à chassis intégré formant un tout homogène à la fois léger et résistant — des sièges confortables — une large visibilité — un plancher uniformément plat — des lignes extérieures surbaissées, profilées, racées...

Toutes ces caractéristiques essentielles et bien d'autres détails de construction confèrent à la « Traction-Avant » CITROEN ses qualités proverbiales de SECURITE, de CONFORT, de MANIABILITE, de RAPIDITE, d'ECONOMIE et en font véritablement la Voiture de l'époque.

L. Preetzmann-Aggerholm & Co.
Rue du Quai
Port-au-Prince
Haiti

ENGLISH SPOKEN
HABLA ESPANOL

SOUSHOP
CABLE ADDRESS
TELEPHONE : 2795

The Souvenir Shop

PAQUIN — GAETJENS

RUE DU QUAI
PORT-AU-PRINCE, HAITI

Cadeaux en tous genres.
Articles de fabrication haïtienne
Parfums Français

IMPORT
EXPORT
RETAIL

